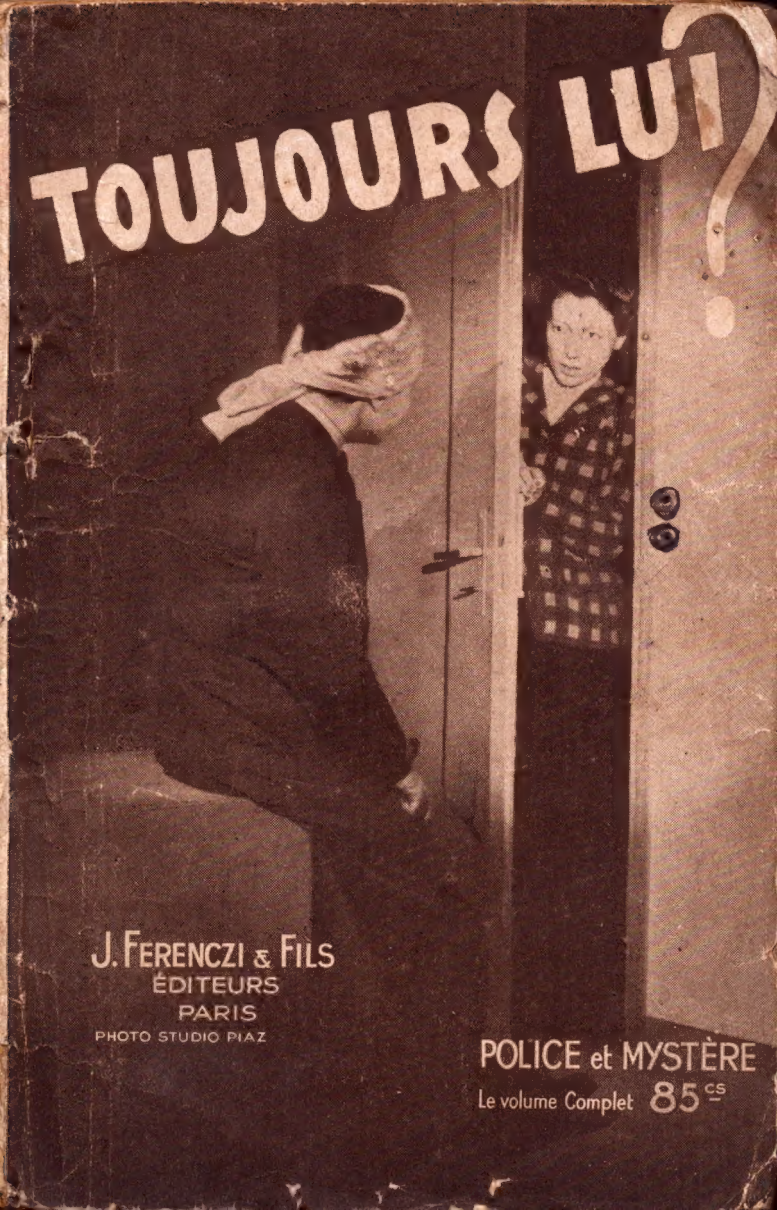


TOUJOURS LUI ?

A black and white photograph of a man in profile, facing right, with a white bandage wrapped around his head and eyes. He is wearing a dark jacket and is looking into a doorway. A woman in a checkered shirt is standing in the doorway, looking back at him. The scene is dimly lit, creating a mysterious atmosphere.

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

POLICE et MYSTÈRE
Le volume Complet **85^{CS}**



Toujours lui!

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

CHAPITRE PREMIER

L'EXPLOSION DANS LA FORÊT

Le secrétaire du commissariat de police de Maisons-Laffitte jeta un regard machinal à l'œil-de-bœuf avant de recevoir le visiteur qui demandait à lui parler.

Il se trouva en face d'un homme blond, de taille moyenne, vêtu avec élégance. L'accent était caractéristique.

— Un Belge... pensa le secrétaire.

Il ne se trompait pas. Dès les premiers mots, l'homme commença par décliner son identité.

— Je suis Bruxellois, dit-il. Je m'appelle Pierre Verhulst, ingénieur dans une usine à Cureghem-lez-Bruxelles. Je suis en voyage de plaisir en France. De courtes vacances que j'ai mises à profit pour excursionner en automobile.

Le secrétaire le regardait, attendant avec une certaine impatience. Verhulst parut comprendre, car il s'interrompit.

— Au fait, dit-il avec un sourire, je ferais mieux de commencer par vous donner les raisons de ma présence ici. Voilà. Je traversais la forêt de Saint-Germain, quand j'ai entendu une violente explosion.

— Une quoi ? Une explosion ?

— Oui, Monsieur... Et je ne suis pas le seul. Un

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. et M. n° 364

autre automobiliste passait également sur la route. Il est dans l'antichambre. Si vous voulez le recevoir, il vous le confirmera.

Le Belge, qui décidément était bavard, continua par d'abondantes explications accompagnées de gestes.

— Je venais de m'arrêter. Je m'étais enfoncé sous bois pour un instant. Je... Enfin, vous me comprenez. Je suis revenu ensuite, et c'est au moment où j'allais démarrer que la détonation a eu lieu. Alors, j'ai ressauté au bas de ma voiture.

« A ce moment arrivait l'autre monsieur. Il s'appelle Tallien, m'a-t-il dit. Parce que nous avons parlé ensemble, savez-vous... Nous étions stupéfaits. C'est lui qui a conseillé de venir vous prévenir...

Le secrétaire donna ordre de faire entrer M. Tallien.

Celui-ci, un brave homme grisonnant, confirma point par point la déclaration de Pierre Verhulst.

— Vous avez vu l'endroit où cela s'est produit ? demanda le secrétaire.

— Non. M. Verhulst voulait y aller, mais je me suis permis de le dissuader de cette idée. On ne sait jamais... S'il y en avait eu une autre, n'est-ce pas ?

— Une autre quoi ? bougonna le secrétaire.

— Une autre explosion, bien sûr... fit le Belge. J'ai trouvé que M. Tallien avait raison et, finalement, nous sommes venus vous dire... vous dire... enfin, vous le dire, quoi !

— A quel endroit ? Vous vous en souvenez ?

— Ça oui, reprit Verhulst. Nous avons noté. C'était, hein — il se tourna vers Tallien — juste en bas d'une petite côte, sur la route qui mène à la Croix-de-Noailles, en venant de Poissy. L'explosion s'est produite, sous bois à gauche, assez près de la route, d'après sa force...

« A vrai dire, reprit-il, nous avons eu surtout le désir de nous éloigner au plus vite !... C'est après la Croix-de-Noailles que nous avons stoppé à nouveau, l'un suivant l'autre, pour échanger nos impressions et décider d'avertir la police.

— Bien... Je vous remercie, Messieurs. Nous allons

voir... A propos, monsieur Verhulst, vous n'êtes que de passage à Paris

— Ça oui... Je veux encore aller à Nice, et, *pot-ferdecke* ! je n'ai pas de temps à gaspiller, car je dois être rentré à l'usine de Cureghem dans quinze jours, n'est-ce pas...

— C'est pour quelle raison exactement, monsieur le secrétaire ?

La question venait d'être posée par M. Tallien.

— Hé... Si j'avais encore besoin, par hasard, de détails !

— Mais je vous ai dit tout ce que je sais... s'exclama Verhulst, l'air ahuri. Que vous voulez-vous que j'ajoute !

M. Tallien approuva et ajouta :

— Il ne pourrait rien donner de plus que je ne ferais moi-même. Je suis à votre disposition. Notaire à Versailles. Voici mon adresse.

Verhulst remercia chaudement cette nouvelle connaissance, et prit congé en marmonnant qu'il regrettait presque de s'être mêlé d'avertir la police, si cela devait lui occasionner des ennuis, en fin de compte.

Sa voiture, puissante et rapide, démarra et fila.

— Puisque vous êtes si aimable, fit le secrétaire, serait-ce trop vous demander, monsieur Tallien, de m'accompagner jusqu'à l'endroit en question ?... Mais si vous êtes pressé, je...

— Pas du tout. Je rentrais chez moi, j'allais bifurquer sur Versailles, par Saint-Germain. Trop heureux de vous être utile.

Ils atteignirent la Croix-de-Noailles. M. Tallien expliqua en alongeant le bras :

— Voici. En bas de cette descente, plus loin. Bien entendu, ce monsieur a parlé d'une montée puisque nous venions en sens contraire. Il était arrêté ici. Le temps, pour moi, d'arriver à sa hauteur, boum ! l'explosion, là... De ce côté...

— Bon. Nous allons voir...

Ils s'engagèrent sous les arbres. Après cent mètres, ils s'arrêtèrent stupéfaits. Puis s'entre-regardèrent. M. Tallien qui portait des décorations témoi-

gnant de sa participation à la Grande Guerre murmura :

— On dirait un trou de marmite !... C'est formidable !

Le sol était creusé d'un entonnoir gigantesque comme si un obus de gros calibre avait dévasté la terre sur un grand rayon. Des arbres déracinés, d'autres brisés.

— Mais c'est fou ! articula enfin le secrétaire de police, d'après les dégâts qui indiquent la force de la déflagration, on aurait dû entendre ça jusqu'à Maisons-Laffitte !...

M. Tallien regardait toujours. Il parut sortir d'un rêve :

— Vous disiez ? Ah ! oui, en effet... Eh bien ! Monsieur, c'est étrange à dire, mais il n'y a pas eu tant de bruit que ça... J'ai fait 14-18, j'étais dans l'infanterie, je ne connais rien aux choses de l'artillerie, mais enfin je puis dire que lorsqu'une marmite explosait, eh bien ! cela représentait autre chose que ce que nous avons entendu !

Il conclut d'une voix nette :

— Jamais je n'aurais supposé une pareille dévastation, d'après la détonation... Elle n'était pas plus forte que celle d'une grenade !

L'homme du commissariat garda le silence. Il étudiait le véritable cratère creusé dans le sol.

— Il a eu de la chance, dit-il enfin, en parlant de Verhulst. Car il aurait pu sauter en miettes, si...

— Oh ! non, interrompit le notaire. Réfléchissez. Il était arrêté à droite de la route. C'est de là-bas qu'il est ressorti.

Tallien désigna le côté opposé et ajouta :

— S'il était venu de Maisons-Laffitte, je ne dis pas... Après tout, oui, il a eu de la chance... Car cela aurait pu se faire.

Le secrétaire continua d'inspecter le trou et les environs immédiats.

— Je ne trouve absolument rien, déclara-t-il. Pas le plus petit débris de bombe, de shrapnell ou d'obus... Je me demande comment cela a pu se produire !...

— Ah !... ça... je me le demande aussi !...

M. Tallien prit la peine de ramener son compagnon au commissariat et le quitta, emportant ses remerciements. Le secrétaire se gratta la nuque et commença de rédiger un rapport, auquel il joignit les déclarations signées par les deux personnages qui avaient entendu l'explosion. Le tout ne donnait pas d'éclaircissements...

Un expert du laboratoire municipal se rendit sur les lieux. Il ne réussit pas à élucider le problème. Tout au plus, trouva-t-il que l'explosif était d'une grande puissance — ce dont on pouvait se douter déjà ! — et il conclut par des termes techniques qui ne faisaient pas avancer les choses d'un pouce.



— Mon colonel... J'aimerais beaucoup m'occuper de cette mystérieuse affaire d'explosion...

L'agent secret Daniel Marsant était dans le bureau du colonel Monneret, son chef, au Deuxième Bureau. Il venait d'être mis au courant, par ce dernier, de ce qui s'était passé, la veille, dans la forêt de Saint-Germain. L'officier supérieur répondit par un geste d'assentiment.

— Je ne demande pas mieux, Marsant... C'est une histoire incompréhensible... Je crois qu'il n'y a que vous qui puissiez la tirer au clair.

Daniel eut un sourire vague.

— Je ne sais si je réussirai, mais...

Il parut un peu embarrassé. Il termina quand même :

— Vous savez que mon idée fixe est de capturer, un jour, ce damné bandit qu'on appelle le Grand-Maitre... Vous allez peut-être me trouver naïf, mais chaque fois que je me trouve en face d'un problème qui apparaît comme totalement obscur, je ne peux m'empêcher de me demander si ce n'est pas encore une de ses maudites manifestations !

— Naïf ? Vous ? Vous vous calomniez, mon cher Marsant ! Je suis sûr que vous avez déjà une petite idée de derrière la tête !

L'agent secret esquissa un geste,

— En tout cas, Marsant, ajouta le colonel, vous avez carte blanche, comme toujours.

La matinée s'achevait quand l'agent secret, après avoir longuement étudié, à distance, l'entonnoir dans la forêt, quitta le sous-bois pour déambuler, en promeneur, sur la route. Il y avait une foule de curieux attirés par l'article accompagné d'une photographie que donnaient les journaux.

Un service d'ordre empêchait d'approcher. Marsant n'avait pas jugé utile de révéler sa qualité pour franchir le barrage. Il se rendait compte qu'il n'en apprendrait rien de plus.

Mêlé aux badauds, il avait écouté, à droite et à gauche, les réflexions provoquées par la surprise. Le temps était beau, le soleil brillait, il marcha avec plaisir jusqu'à Maisons-Laffitte.

Il entra dans le commissariat et demanda à voir le secrétaire. Une conversation confidentielle suivit.

Marsant posa de nombreuses questions, parmi lesquelles certaines concernant le notaire Tallien de Versailles, et l'ingénieur Verbulst, de Cureghem. Puis il formula quelques desiderata soigneusement enregistrés par le secrétaire et quitta ce dernier sur une cordiale poignée de main et une recommandation d'agir discrètement.

Rentré à Paris, il se rendit à la Sûreté nationale, rue des Saussaies. Là encore, il fit part de certains désirs, à la suite desquels il y eut des appels téléphoniques pour divers points de la France.

Nul n'aurait su dire ce qui se passait dans le cerveau de Daniel Marsant. Il n'avait aucun indice, aucune information aussi petite qu'elle pût être, et, cependant, il agissait comme s'il avait déjà un plan déterminé dans lequel il puisait sa confiance.

Durant deux longues journées, il adopta une attitude passive et une activité ralentie. Il s'était contenté de se procurer une série d'états civils différents, comme s'il s'apprêtait à partir en filature. Et il ne bougeait pas...

Finalement, un coup de téléphone sembla être le signal déclencheur. Il passa chez le colonel Monneret pour le prévenir qu'il quittait Paris, et prendre

ses mesures aux fins de communiquer avec son chef par des moyens sûrs et secrets.

CHAPITRE II

ACCIDENT... OU CRIME ?

Paru, dans le *Soleil de la Côte d'Azur* :

« ...Au cours de cette belle et chaude matinée d'hier, alors que tout chantait la joie de vivre dans notre région privilégiée, un dramatique accident coûtait la vie à un touriste étranger, M. Pierre Verhulst, ingénieur bruxellois, de passage à Nice.

« Il était près de dix heures, sur la route de la Moyenne-Corniche, lorsque, à trois kilomètres environ du pont d'Eze-Village, un de nos compatriotes, M. Rividi, qui roulait à allure très modérée fut dépassé par une puissante voiture vert bouteille qui marchait en trombe.

« M. Rividi — que nous avons pu interviewer depuis — nous a déclaré que, tout de suite, il a pensé à la possibilité d'un accident car il n'ignorait pas la présence d'un tournant très relevé un peu plus haut que le château Gravide, tournant qui domine l'endroit lugubrement appelé le « Ravin de la Mort ».

« C'est là, en effet, qu'il y a quelques mois, Mrs Ruthing, une jeune Américaine neurasthénique, se suicida en lançant volontairement sa voiture dans le vide.

« Depuis, un autre automobiliste n'avait dû la vie qu'à la présence d'un poteau télégraphique solidement planté qui empêcha son véhicule d'accomplir le saut fatal.

« M. Rividi, qui avait des ennuis de moteur, stoppa peu après le passage de l'auto belge pour soulever son capot. Il ne se remit en route qu'un quart d'heure plus tard. En arrivant au virage fatal, il s'arrêta de nouveau, le cœur étreint d'angoisse.

« Les traces, sur la route indiquaient nettement que l'accident s'était produit ... On voyait la mar-

que du coup de frein suprême tenté par le malheureux imprudent. Il fit immédiatement demi-tour pour alerter les gendarmes de La Turbie.

« De la Moyenne-Corniche, le spectacle était tragique. Le ravin a une profondeur de cent cinquante mètres. Les représentants de l'autorité se laissèrent glisser jusqu'en bas.

« Une couverture, un tapis, un siège, un levier de commande, des lambeaux de toile de capote étaient éparpillés sur les rochers. Le corps gisait tout au fond, à côté du capot. Il était dans un état indescriptible. La tête notamment avait souffert. Épargnons ces horribles détails à nos lecteurs et disons seulement que l'homme n'était pas reconnaissable.

« M. Rividi qui, dans cette affaire, fit preuve de beaucoup de dévouement, était descendu lui aussi. Il remonta avec un porte-cartes trouvé sur la victime et une chaîne en or, à laquelle pendait une montre fracassée.

« Ces objets furent remis au maréchal des logis-chef Brescia qui dirigeait les opérations de sauvetage. On ouvrit le porte-cartes et l'on y trouva des papiers qui permirent d'identifier la victime.

« Munis de cordes, d'une échelle et de couvertures, les sauveteurs réussirent à remonter pas à pas, le long de la pente, et à regagner la route, transportant le corps décemment enveloppé pour éviter le pénible spectacle à la centaine de curieux venus de Nice et de Monte-Carlo. On ramena la dépouille mortelle qui fut déposée dans une salle de l'hôtel Pasteur... »

Publié dans le numéro du lendemain :

« Nous avons relaté hier dans quelles circonstances tragiques l'ingénieur belge Pierre Verhulst a trouvé la mort. Au volant de sa voiture, le malheureux qui avait quitté le Mimosa-Hôtel vers neuf heures, en indiquant qu'il rentrerait déjeuner vers treize heures, se dirigeait vers Monte-Carlo, en suivant la Moyenne-Corniche.

« Nous confirmons que l'accident eut lieu à environ trois cents mètres du château Gravière, à l'en-

droit où, l'automne dernier, Mrs Ruthing fit avec son auto le saut fatal, imitant la dramatique folie d'une héroïne de cinéma.

« Une différence importante, cependant :

« Mrs Ruthing revenait de Monaco. Elle dut traverser la route pour jeter sa voiture dans l'abîme.

« M. Pierre Verhulst, au contraire, qui suivait l'itinéraire opposé, longeait le terre-plein, sans parapet, où sont plantés les poteaux télégraphiques, terre-plein qui surplombe directement le ravin.

« Que s'est-il passé ? A Nice, où l'émotion est vive, on a longuement discuté les causes de ce malheur.

« La courbe fatale de la Moyenne-Corniche, à cet endroit, n'est pas mauvaise. La route monte dans la direction de Monaco et la pente ascendante est assez prononcée. Toutefois la visibilité est bonne.

« Or les gendarmes ont retrouvé des traces très nettes de freinage, dont nous parlions hier, sur une longueur d'environ 1 m. 50, traces partant à environ un mètre du trottoir et aboutissant au précipice, après avoir frôlé le poteau télégraphique, qui, il y a moins de dix jours, dans des conditions probablement identiques, sauva la vie d'un automobiliste chanceux.

« Les freins ont surtout agi sur la roue droite. Ce qui est encore plus navrant, c'est que M. Verhulst connaissait parfaitement la région qu'il avait parcourue, notamment, l'an dernier. En effet, il venait à Nice, depuis trois étés, à peu près régulièrement à la même époque et descendait, chaque fois, au Mimosa-Hôtel.

« On se demande comment l'accident a pu se produire. On se trouve devant trois hypothèses :

« 1° Accident mécanique ; 2° Menace de collision avec une auto venant en sens inverse ; 3° Accident physiologique : étourdissement, congestion, rupture d'anévrisme.

« Il serait assez difficile de parler d'une façon sûre d'un accident mécanique. On n'a retrouvé que des débris de châssis et de carrosserie et les experts eux-mêmes seraient dans l'impossibilité de donner une opinion sur ce point.

« La voiture était en très bon état et sortait d'une très bonne usine. M. Verhulst, d'autre part, était un as du volant.

« Par contre, en ce qui concerne la deuxième hypothèse, on possède le témoignage de M. Zacharie Frumato, cimentier, qui travaillait au château Gravide lorsque l'accident s'est produit :

« — Je travaillais, a-t-il dit, dans le parc, en contre-bas de la route, lorsque j'ai vu passer, allant vers Monaco, une grosse auto vert sombre, qui m'a paru marcher à une vitesse effarante. Presque au même moment, j'ai aperçu, à l'autre extrémité du tournant, une auto tout aussi puissante, qui débouchait en sens inverse.

« C'est-à-dire, qui se dirigeait vers Nice, son allure était plus raisonnable, comparativement à celle de M. Verhulst.

« J'ai perdu les deux voitures de vue, pendant un temps qu'il m'est impossible d'apprécier, car je m'étais penché vers ma besogne, mais je me redressai à nouveau, avec anxiété. Je venais d'entendre un grand fracas de ferraille.

« — Ça y est ! que je me suis dit. Il y en a un dans le ravin !

« Je ne crois pas cependant qu'il y ait eu collision, car j'ai aperçu, durant un instant, l'auto qui roulait vers Nice et fonçait cette fois à toute vitesse. Je ne pourrais donner aucun renseignement sur cette voiture. Pensez... Tout s'est passé si soudainement... »

« Le cas d'accrochage étant écarté par cette déposition, on peut admettre, cependant, que la voiture qui venait de Monaco fut déportée sur sa gauche par la configuration de la route et que c'est en voulant l'éviter que Pierre Verhulst a donné un brusque coup de volant à droite.

« Le peu d'espace dont il disposait ne lui ayant pas permis de redresser sa direction, malgré le coup de frein, ce fut alors la chute effroyable dans le vide.

« La troisième hypothèse — étourdissement, embolie, etc. — est également vraisemblable. Mais

comment, alors, expliquer la tentative de freinage par le malheureux ?

« Les automobilistes répondent que le coup de frein est un réflexe instantané même chez un homme qui se sent près de défaillir.

« On ne peut qu'engager très vivement le conducteur de l'auto qui croisa l'ingénieur belge à se faire connaître. Son témoignage sera, pour l'enquête, de la plus haute importance.

« Il est à espérer qu'il ne tardera pas à venir expliquer ce qui s'est passé. Comme tout l'indique, il ne peut être mis en cause. Les experts, en effet, ont constaté, d'après la position du capot de l'auto de M. Verhulst et d'après l'absence de marques révélant une collision, qu'elle a culbuté d'elle-même et non sous l'influence d'un choc.

« Nous terminerons en faisant remarquer qu'il est étonnant que l'automobiliste qui a croisé M. Verhulst n'ait pas eu la spontanéité de se présenter, à peine arrivé à Nice, car il est certain que l'accident n'a pas dû lui échapper.

« Toute prolongation d'absence de sa part deviendrait vraiment troublante. Souhaitons qu'il comprenne son véritable intérêt... »

Daniel arriva à Nice. C'était l'annonce de la catastrophe qui l'avait fait venir. Il était ému, malgré la cuirasse de sang-froid qu'il possédait.

Là-bas, à Maisons-Laffitte, le secrétaire du commissariat pensait qu'on n'échappe pas à son destin, et le notaire de Versailles fut également frappé par la tragédie.

Marsant s'installa au Mimosa-Hôtel. On ne parlait que de M. Verhulst, sa bonne humeur, son caractère affable. Il écoutait.

Les obsèques eurent lieu. Beaucoup de monde. Mais pas un seul parent, à l'exception d'un vague cousin qui ne l'avait pas fréquenté depuis des années. Célibataire et orphelin, l'ingénieur ne laissait personne d'autre derrière lui. Et le cousin bénéficia des quelques économies que possédait Pierre Verhulst, à son compte en banque.

Daniel Marsant continuait de réfléchir.

Sa première idée, en apprenant la mystérieuse explosion de la forêt de Saint-Germain, avait été qu'il s'agissait d'un essai pour se rendre compte des effets d'un engin destiné à des fins suspectes.

L'enquête menée dans la région n'avait abouti à rien. Elle ne pouvait donner quoi que ce fût de satisfaisant. La forêt est grande. L'individu qui avait provoqué la détonation avait eu largement le temps de disparaître, pendant que les deux témoins auditifs, se rendaient au commissariat de Maisons-Laffitte.

Ainsi que l'avait dit l'agent secret au colonel Monneret, il se demandait s'il ne s'agissait pas d'une nouvelle manifestation du super-criminel, le Grand-Maitre. Idée fixe ? Déformation d'esprit causée par la hantise perpétuelle de son ennemi juré ? Toujours est-il que Daniel, en l'absence de tout point de départ, avait pris celui-ci, par principe. Le mystère qui entourait l'événement était bien fait pour l'inciter à d'audacieuses théories.

Et voici qu'était survenue la fin terrifiante de Verhulst.

Les suppositions de Marsant en prenaient un tour nouveau.

— L'explosion de Saint-Germain n'aurait-elle été qu'un attentat dirigé contre l'ingénieur ? Et, voyant qu'il l'avait manqué, son ennemi aurait-il poursuivi ce projet avec obstination jusqu'à Nice ?

La question de l'automobiliste inconnu qui continuait à se garder de se faire connaître pouvait étayer cette hypothèse.

Après contact avec la Sûreté niçoise, l'agent secret réussit à reconstituer les faits et gestes de Verhulst, depuis son arrivée sur la Côte d'Azur. L'homme avait fréquemment excursionné en voiture. Cannes et Monte-Carlo.

La veille de l'accident, il avait passé la soirée à Cannes, chez un ami qui insista pour le garder à dîner.

Verhulst s'attarda et on constata au Mimosa-Hôtel qu'il était rentré par le dernier autocar.

— Mes freins ne fonctionnaient pas très bien, expliqua-t-il, et j'ai préféré laisser ma voiture là-bas. On vérifiera demain matin et on me la ramènera.

De fait, à huit heures et demie, l'ami de l'ingénieur arrivait avec l'auto et Verhulst s'installait tout de suite au volant pour filer à Monte-Carlo, cependant que l'autre repartait après une hâtive poignée de main, vers la station d'autocars.

Marsant resta pensif devant ces révélations.

— Les freins... murmura-t-il. Visiblement, ils n'ont pas servi à grand'chose au moment de la culbute !...

Il imagina brusquement la scène. L'auto arrivant à la rencontre de Verhulst sur la Moyenne-Corniche, manœuvrant pour l'obliger à monter sur le terre-plein, pour choir dans l'abîme !...

Marsant n'hésita pas et se rendit à Cannes. L'ami en question habitait la villa *Caprice*. L'agent secret n'eut aucune peine à découvrir la maison qu'on lui désigna comme se trouvant en dehors de la coquette cité, sur un chemin secondaire aboutissant à la grand'route.

Un coin charmant, enfoui dans la verdure, mais un peu éloigné. Il passa devant la grille, et vit un jardinier qui râtissait l'allée.

L'homme releva la tête.

— Vous désirez, Monsieur... Il n'y a personne... Monsieur est en voyage. Il m'a donné la maison à garder jusqu'à son retour.

— Ah ! c'est dommage... Et il est parti depuis longtemps ?

Marsant enregistra la date. Elle concordait avec ses suppositions ! C'était le jour même de l'accident de Verhulst.

— On m'avait dit qu'il voulait louer sa villa... fit-il.

Le jardinier eut l'air interloqué.

— Louer sa villa ? Ça m'étonnerait. Il n'y est pas souvent, c'est entendu, mais il a payé une année d'avance... Alors ! Il est locataire, lui-même... Donc, il...

— Mais il accepterait peut-être de me sous-louer ? insista Marsant.

— Je ne crois pas, que je vous dis... Il arrive comme ça, en coup de vent. Il reste quelques jours... Il repart. Et ainsi de suite. Il a horreur de l'hôtel. On n'est pas chez soi qu'y dit. Tandis qu'ici, s'pas, avec ma femme comme servante et moi comme jardinier, ben y s' plaît bien...

Le jardinier s'était arrêté de travailler et bavardait, les deux mains appuyées au râteau.

— Et qui est-ce qui vous a donné c't'idée de sous-louer ?

— On m'a parlé, dans le pays, de la villa, c'est tout.

— Oui, conclut le jardinier en s'appêtant à reprendre sa besogne, m'sieu Philippart, il est en voyage.

— Où puis-je lui écrire ?

— Dame !... Ici... Seulement faut pas être pressé.

Marsant n'insista pas. Il savait du reste qu'il pourrait obtenir au commissariat de police de Cannes, des renseignements plus complets sur ce M. Philippart. Inutile d'éveiller la curiosité de ce jardinier.

Il apprit en effet que M. Ernest Philippart était un artiste peintre paraissant posséder une fortune personnelle et ayant loué la villa *Caprice*, à l'année.

— Mais quel est son domicile légal ?

— Attendez... Je vais rechercher... Nous y sommes : avenue de la Biche, à Uccle... C'est une banlieue de Bruxelles. Mais oui, en Belgique.

Daniel était encore plus songeur en regagnant Nice, que lorsqu'il était arrivé à Cannes.

— Première chose à faire, conclut-il, c'est partir pour Bruxelles. Il faut que je sache exactement à quoi m'en tenir sur ce personnage dont l'intervention en ce qui concerne les freins de Verhulst ne laisse pas d'être troublante...

CHAPITRE III

« YOLANDE, DE PARIS », MANUCURE

Jef Demuyter, officiellement représentant de commerce, mais en réalité agent du contre-espionnage

belge, examina la fiche que venait de lui remettre sa secrétaire.

— Emile Dagron, de Paris, murmura-t-il. Qu'est-ce qu'il me veut ?

L'homme qui se présenta lui était totalement inconnu. Demuyter, dont les dehors étaient ronds, au physique comme au moral, prit un air cordial pour accueillir le visiteur.

— Et qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur ? articula-t-il de sa voix chantante.

Dagron montra du pouce la porte refermée.

— Aucun danger d'être entendu, répondit-il, avec un sourire.

Il mit un doigt sur ses lèvres, se rapprocha et précisa :

— Daniel Marsant, mon vieux... Comment ça va ?...

Demuyter retint l'exclamation de surprise qui allait jaillir. Marsant !... Ce cher camarade... Ils se connaissaient depuis longtemps. Ils avaient même eu à collaborer, jadis.

— Eh bien, fiske, tu peux te vanter de me faire plaisir !

Il considéra son ami et hocha la tête.

— Tu es en service commandé, hein ? Sans ça, tu aurais ton apparence véritable... Allons, tu ne vas pas me faire l'injure de me montrer des pièces justificatives ? Je te reconnais d'ailleurs, maintenant que tu m'as dit qui tu étais...

Marsant prit place tout près du bureau et parla discrètement.

— Je suis venu pour l'affaire Verhulst...

Demuyter eut l'air interdit.

— Il y a une affaire Verhulst ? Comment ça ? Oui, oui, je sais. Un accident terrible, là-bas, à Nice. Mais que veux-tu dire, toi ?

Marsant exposa sa thèse. Il expliqua comment et pourquoi il trouvait suspecte la mort tragique de l'ingénieur. Demuyter ne disait mot. Quand son ami eut terminé, il hasarda :

— Et tu crois, fiske, à quelque chose de louche ?...

— Oui. Surtout après l'explosion de Saint-Germain.

— Tu es drôle, toi... Je connais l'histoire de ce qui s'est passé dans la forêt, sais-tu... J'ai suivi les articles de journaux. Je ne peux pas croire qu'on cherchait à tuer Verhulst, puisqu'il s'était enfoncé à droite, sous bois, alors que la bombe, ou je ne sais quoi, a éclaté à gauche, de l'autre côté de la route...

Marsant sourit brièvement et fit un geste.

— Ne nous perdons pas dans une discussion oiseuse. J'ai mon idée là-dessus. On verra plus tard. Pour le moment, Jef, je serais désireux d'avoir des renseignements sur Ernest Philippart. Cela me ferait gagner beaucoup de temps et m'éviterait d'inutiles tracas. Tu peux me les obtenir de la police, je pense ?

— Mais oui, fiske... C'est très facile... Où es-tu descendu à l'hôtel ? Dis donc, nous dinons ensemble, hein !

— Très volontiers... Je suis au *Léopold*, boulevard Botanique, en face du jardin. Chambre 17, au premier étage.

Le lendemain, peu après déjeuner, Marsant recevait une enveloppe apportée par un messenger à bicyclette. C'étaient les renseignements obtenus par Demuyter.

Ernest Philippart, né à Bruxelles, en 1882. Oisif. Se livrant à la peinture comme passe-temps. Fortune solide, d'après les apparences. A passé vingt ans environ, au Canada. Est revenu se fixer en Belgique au début de l'année — on était en juillet — et a acheté un petit hôtel particulier, avenue de la Biche, à Uccle, près Bruxelles.

Deux domestiques masculins : valet de chambre et cuisinier. Le valet de chambre sait conduire et fait office de chauffeur assez souvent, quoique Philippart, qui semble très robuste pour son âge, tienne aisément le volant, à l'occasion.

Signalement : plutôt grand, barbiche grise, cheveux drus, gris également. Très soigné, très coquet. Habitudes assez régulières. Peu de fréquentations. En dehors de voyages subits, qui semblent provoqués par des lubies, rien à signaler de particulier.

Est rentré récemment de France, en compagnie de son valet de chambre qui conduisait. Avait été

absent quatre jours durant lesquels il a séjourné dans une petite propriété qu'il possède — ou loue — sur la Côte d'Azur.

Le brave Demuyter avait ajouté à la main, sous ce rapport dactylographié : « Toujours à ta disposition. N'oublie pas de faire disparaître ce document. »

Marsant alluma une cigarette et fit flamber le papier. Certes, l'information était complète, mais elle ne faisait pas avancer les choses. Jusqu'à présent, pour tout dire, Marsant n'avait qu'une hypothèse fragile pour étayer ses soupçons : la question de la voiture laissée chez Philippart et l'accident du lendemain matin.

Il se demandait s'il n'avait pas été trop hâtif. Maintenant, à froid, la réflexion lui venait qu'après tout, Philippart avait conduit l'auto de Cannes à Nice. L'eût-il osé s'il avait saboté quelque chose au mécanisme ? Il secoua cette pensée pessimiste pour son enquête.

Philippart et Verhulst se connaissaient à Bruxelles. Aucun doute là-dessus. L'ingénieur ne devait pas ignorer que son ami se trouvait provisoirement sur la Riviera. Tout cela était naturel, normal.

Tout à coup, Marsant songea que le peintre n'avait pas assisté aux obsèques. Mais aussitôt, il haussa les épaules.

— Il ne le pouvait pas, se dit-il, puisqu'il roulait vers le nord.

Et il retomba dans ses pensées maussades.

Car, à présent, il se rendait bien compte que si Philippart était parti de Cannes pour joindre Bruxelles, il avait dû obligatoirement emprunter la route d'Aix, Avignon, Valence, etc., en tournant le dos, par conséquent, à Nice...

Les objections affluaient en masse pour démolir tout ce qu'il avait établi. Effectivement, comment Philippart, en admettant qu'il eut tout de même décidé de provoquer la chute de Verhulst dans le précipice, aurait-il eu le temps de retourner à Cannes par l'autobus, après avoir quitté l'ingénieur, et de se trouver sur la route fatale, venant de Monte-Carlo !...

— Totalelement idiot et impossible, grogna l'agent secret. Avec cette manie de voir partout le Grand-Maitre et sa bande, je me suis embarqué dans une spéculation ridicule...

Il se mit à déambuler dans sa chambre comme un fauve en cage. Après une bonne minute, il s'arrêta, ouvrit la fenêtre en grand, et s'accouda au balcon.

Juste en face, le fameux Jardin Botanique s'étagait le long du boulevard en pente. Il voyait le dôme de la grande serre. Il entendait les pépiements d'oiseaux malgré le tintamarre de la circulation. Des enfants s'ébattaient joyeusement, sous le regard maternel.

Une belle auto s'arrêta le long du trottoir. Elle était conduite par un homme d'un certain âge. A côté de lui, un compagnon beaucoup plus jeune qui descendit de voiture et claqua la portière après une poignée de main avec l'homme au volant.

Marsant regardait d'un œil distrait. Il acheva sa cigarette et rentra dans sa chambre, les nerfs un peu calmés. Il s'aperçut qu'il n'avait pas cessé de fumer et que son index était jaune.

Brosse et pierre ponce. Puis il constata que ses ongles s'avéraient négligés. Petites futilités qui, en temps ordinaire n'auraient pas retenu son attention. Mais Daniel cherchait à fuir ses pensées et à s'emplir l'esprit de n'importe quoi, pourvu que ce ne fût pas l'obsession qu'il redoutait.

Il descendit, arpenta le boulevard, se dirigeant vers la place qui s'étend devant la gare du Nord. Il bifurqua dans la rue Neuve et chemina plus lentement dans cette voie étroite et emplie d'une foule bruisante, bordée de pimpants magasins.

Il s'arrêta devant une vitrine parée avec goût. Audessus, on lisait « Yolande, de Paris ». Un magasin où l'on vendait de la parfumerie, des produits de beauté.

Marsant avisa une petite pancarte posée en équilibre entre deux mains de cire aux ongles magnifiques « Manucures — Soins de Beauté ».

Il regarda ses propres mains, sourit, et entra.

Une vendeuse accourut et, répondant à la question

du client, montra une pièce séparée par une tenture à demi drapée.

— Manucure, monsieur ? Par ici...

Deux jeunes femmes étaient assises devant leurs petites tables, et s'appliquaient à des ouvrages de lingerie fine. Marsant s'assit devant celle qui était la plus proche et tendit ses doigts.

— Oh !... Oh ! Monsieur... Il y a longtemps que vous n'avez pas pensé à vos ongles..., fit-elle gentiment.

— Je l'avoue... Je n'ai pas eu l'occasion.

Elle tendit le bol de savon mousseux, après avoir rapidement taillé à coups de pince légers, les ongles de la main droite et Marsant y trempa les doigts.

— Vous êtes Français, monsieur... Oh ! j'adore l'accent français...

— Je suis Parisien, mademoiselle.

Elle poussa un soupir d'extase tout en continuant de travailler. Paris, n'est-ce pas... Son rêve... Elle était de Bruxelles, bien entendu. Marsant s'amusa à la faire bavarder. Elle ne demandait pas mieux.

Il offrait une apparence sympathique d'homme d'affaires, avec sa tenue nette, impeccable, son visage régulier sur lequel il s'était contenté de poser des lunettes pour obtenir une expression anonyme et suffisante à le transformer.

— Qu'est-ce que cet escalier au fond ? demandait-il.

— Il mène au premier étage... Aux salons particuliers de massage facial et de soins de beauté...

— Les affaires marchent bien ?

— Oui, assez... La patronne est très gentille et les clientes et clients sont satisfaits.

Un bruit léger de pas au haut de l'escalier et un homme descendit, salua d'un mouvement de tête au passage. Marsant le suivit des yeux.

Il remarqua que le client en sortant du magasin avait croisé un autre personnage qui entrait. Les deux avaient failli se bousculer. Excuses, coups de chapeau et le nouveau venu monta au premier.

Marsant n'avait pas eu le temps d'analyser ses pen-

sées. La manucure le regarda avec un sourire confidentiel et lui révéla :

— C'est *Fofolle* qui vient de passer...

— Un habitué, sans aucun doute... C'est vous qui l'avez baptisé ainsi ?

— Oui... Ma camarade et moi... Si vous saviez comme il est coquet et maniaque !... D'abord, il lui faut toujours la patronne... Entre nous je crois qu'il lui fait la cour. Et il vient deux fois par semaine, pour se faire masser le visage...

La deuxième manucure s'était rapprochée et riait silencieusement. Elle rectifia :

— Deux fois par semaine quand il est à Bruxelles...

— Ah ! il voyage beaucoup ?

— Sans doute... Il ne nous fait pas ses confidences !...

— Chut !... reprit la première. Pas si fort... Tu sais que M. Philippart est l'un de nos meilleurs clients. Si jamais on l'entendait !...

Marsant demanda avec intérêt :

— Et l'autre ? Celui qui venait de sortir ?

— C'est un nouveau... Il n'est venu que deux fois...

— Vous avez beaucoup d'hommes, à ce que je vois...

— Mais non... Quatre ou cinq... Il y en a un qui ne vient plus par exemple... souligna la jeune femme, en commençant à frotter au polissoir. Il ne viendra plus jamais... Pauvre homme... Il est mort dans un accident épouvantable... Tombé dans un précipice avec son auto.. Vous imaginez ça, monsieur.. Ét il nous avait promis de nous rapporter des souvenirs de Nice... Ah ! il était bien gentil, M. Verhulst !

Marsant se leva, admira ses ongles et remit un pourboire royal.

CHAPITRE IV

VARIATIONS SUR UN VOYAGE

Le soir même, l'agent secret, qui avait noté, en sortant du magasin de parfumerie, le numéro de l'auto de Philippart stationnée à la porte, demandait, grâce

au téléphone de l'ambassade de France, le colonel Monneret qu'il savait encore à son bureau.

— Je voudrais que l'on fasse une enquête, tout le long de la *Route Bleue*, de Nice à Paris, puis sur l'itinéraire Paris-Bruxelles, aux fins de connaître si possible, le passage de la voiture en question... Il est certain que les deux voyageurs — le peintre et son domestique — ont couché en cours de route...

L'idée de Marsant était de contrôler la marche du véhicule. C'était important pour résoudre l'énigme de la Moyenne-Corniche.

C'était un homme ragaillardi qui réintégra l'hôtel Léopold. Le hasard, ce dieu des policiers, lui avait été extrêmement favorable.

Tout d'abord, cette coïncidence qui lui avait permis de voir Philippart et l'inconnu se quitter sur le boulevard Botanique, puis leur incompréhensible conduite, lorsqu'ils s'étaient heurtés à la porte de la maison Yolande. Ils avaient agi comme deux personnages qui ne se connaissaient pas. Etrange...

— Ils ont donc un intérêt spécial à s'ignorer devant des témoins... La manucure m'a dit que le plus jeune était venu deux fois. L'autre — il sourit en pensant au sobriquet de *Fofolle* — fréquente régulièrement la boutique... Cherchons...

Il ne trouva aucune solution satisfaisante, pour le moment. Mais le fait restait tout de même acquis. Philippart et l'autre avaient joué une comédie. Au profit de qui ?

Deux jours s'écoulèrent, durant lesquels il eut l'occasion de constater en passant rue Neuve, une nouvelle apparition de Fofolle chez Yolande. Aucune trace de l'autre personnage, ce qui l'intrigua.

Marsant jugea qu'il pourrait peut-être trouver un prétexte pour retourner voir la petite manucure, dont la fréquentation promettait d'être intéressante, en raison des potins qu'elle ne manquerait pas de lui raconter.

Mais l'arrivée des renseignements demandés au colonel Monneret changea tout. La besogne avait été faite avec une célérité remarquable. Marsant se frotta

les mains, et s'installa devant un guéridon, dans sa chambre, pour étudier les documents.

— Voyons... Un arrêt à Lyon, un autre à Paris... Ah ! voici le passage à la frontière, venant de Maubeuge... Bien, bien...

Cependant, il fronça bientôt les sourcils, et prit son porte-mine pour aligner des chiffres sur du papier.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? La vitesse de marche a été singulièrement plus forte à partir de Lyon... Philippart a littéralement rampé de Cannes jusqu'à...

Il calcula posément.

En admettant que l'homme, qui paraissait très pressé de quitter Verhulst après lui avoir amené son auto, eût regagné Cannes tout de suite, pour partir sur la grande route, il pouvait avoir démarré définitivement vers onze heures grand maximum.

« Or — monologua Marsant — voici son arrivée notée à l'auberge du Roi-René, à Limonest exactement, soit à la sortie de Lyon, et il était dix heures du soir !...

« Alors, onze heures pour accomplir, pas même quatre cents kilomètres ?...

Evidemment, il pouvait y avoir eu une panne. Mais Marsant avait prévu le cas, et spécifié qu'il tenait par-dessus tout à obtenir des données aussi détaillées qu'on pourrait se les procurer. Il aurait attendu au besoin, vingt-quatre et même quarante-huit heures de plus.

« S'il y avait eu une panne — et elle aurait été sérieuse, car la voiture, à ce que j'en juge, « tape » le cent quarante comme elle veut — on aurait annoté l'intervention d'un garagiste... Or, rien jusqu'au soir...

Marsant passa au reste de la documentation, et constata que la moyenne de Lyon à Paris, puis de Paris à Bruxelles, avait été de plus de quatre-vingts à l'heure, ce qui veut dire, du cent dix, cent vingt constant, en tenant compte des ralentissements forcés dans les traversées de bourgades, de passages à niveau, etc.

« Non, pas de panne... Du reste, quand on s'en va pour un pareil voyage on a pris soin de tout vérifier avant le départ, que diable ! Et cette voiture m'a l'air joliment bien entretenue...

Alors ? La conclusion ?

Elle lui vint tout naturellement à l'esprit. C'est que Philippart avait quitté la Côte d'Azur beaucoup plus tard qu'on pouvait l'imaginer. Conséquence automatique : il pouvait fort bien être l'automobiliste qui, décidément, restait introuvable et qui avait causé l'accident de Pierre Verhulst...

Marsant se félicitait de ne pas avoir cédé au pessimisme qui l'aurait fait plier bagage pour rentrer à Paris.

Il continua d'étudier les renseignements. Mais voici qu'il ouvrit de grands yeux.

Une note annexe spécifiait que l'auto ne contenait qu'un occupant, à l'arrivée à Lyon. Et ce personnage avait décliné son identité comme étant Cyrille Van der Beeck, domestique !

Elle était repartie le lendemain, emportant deux personnages. L'inspecteur lyonnais qui s'était livré à l'enquête avait eu l'initiative, heureusement, de s'informer de la qualité du deuxième voyageur.

Et il spécifiait qu'il s'agissait d'un M. Ernest Philippart, arrivé en taxi, de Lyon, à huit heures, le même soir, donc deux heures avant sa voiture conduite par le valet de chambre-chauffeur.

— Alors, quoi ? s'exclama sourdement l'agent secret.

Il s'énerva un instant, puis se contraignit au calme.

Il ramassa ses papiers, les dissimula sous la couverture du lit, et sonna le garçon d'étage.

— Y a-t-il un indicateur des chemins de fer français, ici ? Non ? Eh bien, allez m'en chercher un... Chez un libraire...

Un groom arriva une heure plus tard avec le fascicule demandé. Marsant, resté seul, l'ouvrit fiévreusement et poussa bientôt une exclamation de triomphe.

— Pardi, Philippart a pris le train, à Nice,

même !... Il n'est jamais retourné à Cannes, comme il le prétendait. Il est arrivé à Lyon, tranquillement, s'est rendu à l'auberge du Roi-René, de Limonest, et y a diné en attendant Cyrille Van der Beeck, qui avait reçu les ordres nécessaires... Voilà pourquoi le jardinier de Cannes m'a déclaré qu'ils étaient bien partis en auto.

De toute évidence, l'homme de la villa *Caprice* avait cru que le chauffeur retrouverait son maître en ville.

— La question me semble à peu près résolue, désormais, murmura Marsant. Ce n'est pas Philippart qui a fait le coup, mais son domestique ! Au fond, cela revient au même. Le Van der Beeck est sans doute un complice. Oh ! c'est grave, ça... Quelle chance que je n'aie pas enquêté moi-même à Uccle. Je me serais fait repérer comme suspect... Mais il faudra que je prévienne Jef Demuyter.

Son collègue belge ne fut pas très convaincu.

— Moi, je veux bien, fiske... Mais c'est une drôle de construction que tu fais là... C'est sur du sable que tu bâtis.

Marsant retourna au magasin de Yolande. Il apprit le nom de sa manucure. Elle s'appelait Rosette. Cette fois, ils ne purent converser beaucoup car il y avait du monde... Deux messieurs, et deux dames encombraient la petite pièce. Cependant, il fut accueilli avec le sourire.

L'homme qui avait heurté une fois Philippart, apparut et allait monter quand une vendeuse l'informa qu'il faudrait attendre. Il y avait vraiment presse ce jour-là.

— Je reviendrai... marmonna-t-il. Voulez-vous prendre un rendez-vous, pour... voyons... quelle est l'heure la plus favorable ?

— Six heures, monsieur... Quel nom dois-je noter ?

— Tariel... Charles Tariel. Merci mademoiselle. A ce soir.

Il esquissa une fausse sortie, puis revint.

— Au fait, déclara-t-il, je ne sais pas si je serai libre... Annulez le rendez-vous.

Il disparut. Mme Yolande descendit peu après et

fut informée du contretemps. Elle manifesta une colère étrange, qu'elle domina tout de suite. Mais il y avait une flamme dans son regard.

— Vous avez eu tort, mademoiselle. Il fallait me prévenir !... M. Tariel va être très contrarié. Donnez-moi le téléphone.

Marsant l'entendit appeler l'hôtel du Limbourg et donner des instructions pour que M. Tariel voulut bien demander la parfumerie, dès qu'il serait de retour.

L'agent secret gardait son air paisible et remercia intérieurement le sort qui faisait travailler si vite Mlle Rosette. Il fut bientôt libéré et s'en fut.

Charles Tariel... Ce nom flottait quelque part dans sa mémoire. Le personnage avait un curieux accent. Quelque chose comme un mélange de prononciation vaguement bruxelloise avec des pointes rappelant le parler du midi de la France.

Il chemina vers la Bourse, coupa pour passer dans le boulevard Anspach et entra dans une brasserie où il commanda un demi savoureux.

— Ah ! j'y suis... C'est là-bas, à Nice, que j'ai entendu ce nom.

Oui. En effet. Lors de l'enquête au sujet des occupations de Pierre Verhulst, durant les quelques jours — deux en tout — passés à Nice avant qu'il n'eût perdu la vie, l'ingénieur belge avait reçu la visite d'un M. Charles Tariel avec lequel il s'était longuement entretenu et qui l'avait ensuite accompagné à Monte-Carlo, dans sa voiture.

— Si Tariel connaissait Verhulst, il est hors de doute qu'il connaît aussi Philippart puisque j'en ai eu la preuve de ma fenêtre, l'autre jour, sur le boulevard Botanique. Et maintenant, je commence à me demander si leur petite comédie chez Yolande, ne serait pas motivée par le fait qu'ils se trouvent loin de la Côte d'Azur et qu'elle est nécessaire, pour éviter des rapprochements inquiétants pour eux, par un enquêteur qui aurait, par hasard, découvert leur piste.

Grâce à Demuyter, Daniel Marsant put apprendre que Charles Tariel était Français, avait effectivement

habité dans le Midi — à Cannes — et qu'il était arrivé à Bruxelles assez récemment.

La date indiquée permettait de supposer qu'il avait débarqué à la gare du Midi, du dernier train rapide en provenance de la capitale de France. Il s'était inscrit à l'hôtel du Limbourg, vers une heure du matin, donnant Cannes, comme dernier lieu de séjour.

Infatigable, Marsant demanda au colonel Monneret une rapide enquête sur Tariel. La réponse fut que l'homme — âgé d'une trentaine d'années — était sans profession définie, qu'on l'avait connu sur la Côte d'Azur comme un écumeur de casinos, vivant donc principalement de ses gains au jeu et que, dans l'entourage qu'il avait fréquenté, on savait qu'il était parti pour Bruxelles.

Tariel avait annoncé à qui voulait l'entendre qu'il allait bientôt entreprendre une très grosse affaire qui lui rapporterait des bénéfices considérables.

Le portrait qui était fait du personnage — hâbleur, mais assez brave garçon dans la vie privée — ne correspondait guère à l'impression qu'il avait faite à Marsant.

L'agent secret prit une résolution. Il quitta l'hôtel Léopold pour s'installer à celui du Limbourg.

CHAPITRE V

LUCETTE FABRIZI

Daniel Marsant se sentait dans la situation d'un chasseur, qui s'aventure prudemment dans la jungle, qui sait qu'un repaire de fauves redoutables existe quelque part et qui le recherche, sans autres données que sa certitude de le découvrir.

Il lui fallait avancer, pas à pas, toujours en éveil, toujours attentif au moindre signe. Eviter de se laisser éventer lui-même. Ne pas s'écarter des traces vagues et légères, entrevues çà et là.

Son arrivée à l'hôtel du Limbourg constituait une nouvelle étape. Était-ce toujours la bonne route ? L'avenir seul le dirait.

Il se trouvait dans le salon de lecture attenant au hall, quand il remarqua l'arrivée d'une jolie jeune femme brune, élégamment vêtue et qui, avec un sonore accent marseillais, s'adressa à l'un des employés à la réception.

— M. Charles Tariel, s'il vous plaît...

L'employé vérifia son tableau de clefs et annonça :

— Il est sorti, mademoiselle.

— Vous ne savez pas s'il doit rentrer bientôt ?

Geste d'ignorance. Puis un autre employé s'approcha, un petit papier à la main :

— J'ai trouvé ceci dans le casier de M. Tariel. Il ne rentrera pas avant ce soir. Il déjeune et dîne dehors.

La jeune femme manifesta un peu de contrariété. Ses yeux noirs parurent se foncer davantage encore. Elle resta muette.

— Si vous voulez lui laisser un message, mademoiselle ? Il est probable que M. Tariel nous téléphonera avant midi. Il le fait, à chaque fois qu'il ne prend pas son repas ici.

— Oui. Vous lui direz que c'est Lucette... Mlle Lucette Fabrizi. Il sait. Il comprendra. Je passerai vers deux heures pour prendre la réponse. Vous avez noté ? Mlle Lucette Fabrizi.

Marsant ne quitta pas l'hôtel de la matinée. Comme par hasard, il se trouva dans le hall, après déjeuner, quand reparut la jeune femme. Elle eut un gracieux sourire en apprenant que M. Tariel avait effectivement téléphoné et laissé, pour elle, une communication dont l'employé lui lut le texte.

— Voici. M. Tariel a été très heureux et surpris de votre visite à Bruxelles. Il vous attend à la Grande Brasserie Volg, à la Porte de Namur, vers six heures, six heures un quart.

L'employé expliqua à Mlle Fabrizi comment se rendre à cet endroit mais elle l'interrompit :

— C'est si simple de prendre un taxi !

Daniel Marsant se demanda s'il devait se donner la peine de se trouver là-bas, lui aussi. Cette rencontre lui produisait l'effet d'un rendez-vous d'amoureux. L'expression de la jeune femme avait été signi-

sicative. Et d'après ce qu'il venait d'entendre de la part de l'employé, Marsant jugeait que l'arrivée de Lucette n'était pas attendue par Tariel. Donc, pas de rapports avec l'affaire dont il s'occupait.

A moins que... Décidément, il allait soupeser le pour et le contre.

Il passa chez Demuyter vers quatre heures. Son ami Jef l'accueillit avec sa jovialité habituelle.

— Alors, le coupeur de cheveux en quatre ! Qu'est-ce que tu vas m'apprendre de neuf, aujourd'hui ?...

— Charles Tariel a reçu une visite..., fit paisiblement Marsant. Une jeune femme, arrivant vraisemblablement de la Côte d'Azur.

— Ah ! oui, fiske ?... Et ça fait partie du complot ?

Demuyter riait grassement. Son camarade n'en prit pas ombrage et ils conversèrent un assez long laps de temps. Quand il quitta le bureau de la place Anneessens où se trouvait le local du pseudo-représentant de commerce, Marsant prit machinalement le chemin de la Porte de Namur, par le boulevard du Hainaut et celui de la Porte de Hal.

— Allons, murmura-t-il, j'y vais tout de même... Puisque je n'ai pas d'occupation précise pour le moment.

Il avait trop présumé de sa rapidité de marche, car il atteignit les environs de la Grande Brasserie Volg, avec un retard de dix minutes sur l'heure fixée par Tariel à Lucette.

Cependant, il était probable que l'homme n'était pas venu à l'heure non plus, car la jeune femme n'était pas encore partie. Mais Marsant ne regretta pas d'avoir obéi à son instinct.

Juste comme il allait quitter le terre-plein central pour traverser et atteindre le trottoir devant l'établissement, il vit une belle voiture qui virait, stoppait...

— Philippart ?... Qu'est-ce qu'il va faire là ?...

Le peintre était entré dans la brasserie. Après un bref coup d'œil circulaire, il avisa la jeune femme, s'avança vers elle, inclina le buste.

Du dehors, Marsant ne pouvait entendre leurs

paroles, mais il put constater que Lucette accueillait aimablement le quinquagénaire. Elle se leva et l'accompagna jusqu'à la voiture dans laquelle elle prit place à côté de Philippart.

Cinq minutes plus tard, l'auto avait disparu, emportant ses deux occupants qui continuaient à deviser avec un plaisir visible.

Marsant, les mains dans les poches, sifflotta un petit air et s'installa à la terrasse de la brasserie.

— Curieux, songeait-il, on n'a pas vu Tariel, dans tout ceci !

Il trempa ses lèvres dans la bière mousseuse.

— J'aurais dû arriver plus tôt, se reprocha-t-il. Peut-être était-il là, avec elle ?

La chose s'avérait possible. Marsant jugea que Tariel avait dû venir à l'heure fixée, et que, par suite d'événements dont il ne pouvait certes deviner le sens ni la portée, Philippart était venu chercher Lucette Fabrizi, qui semblait très bien le connaître.

— Mon jugement primitif est à reviser, rumina-t-il. Le fait que Philippart soit entré en scène me paraît bien signifier que Lucette n'est pas étrangère à l'organisation...

Dans ce cas, que venait-elle faire à Bruxelles ?

— Un point absolument acquis est qu'on ne l'attendait pas. Était-elle chargée de surveiller quelqu'un ou quelque chose là-bas à Nice ou à Cannes ?... se demanda l'agent secret.

La pensée lui traversa l'esprit que c'était, peut-être, à la suite de la visite qu'il avait faite à la villa Caprice. Le jardinier avait pu la raconter à la jeune femme et...

— Non, se dit-il. Elle serait venue plus tôt. Il y a plusieurs jours de cela. Et puis, vraiment, elle pouvait se contenter d'écrire. Il doit y avoir autre chose.

Marsant dina tranquillement et revint à l'hôtel. Il calculait que, vraisemblablement, Tariel et Lucette rentreraient ensemble.

— Elle prendra une chambre séparée, sans doute, mais elle passera sûrement la nuit avec lui...

Il était onze heures quand l'homme rentra. Seul ! Il paraissait allègre et se montra loquace avec l'em-

ployé qui lui demandait s'il avait bien retrouvé la jeune femme.

— Oui. Je vous remercie, fit-il. Elle n'était que de passage. Je l'ai accompagnée à la gare du Midi, elle a pris le rapide de dix heures un quart pour Paris.

Marsant qui avait entendu éprouva une impression indéfinissable.

— Il a fallu que ce qu'elle avait à confier fût important, se dit-il, pour que la Fabrizi se fût infligée un pareil voyage d'aller et retour en un temps si réduit...

Dès le lendemain matin, il se rendit à l'ambassade de France, pour téléphoner, une fois de plus, au colonel Monneret. Il désirait obtenir des renseignements sur la jeune femme.

Le secrétaire dans le bureau duquel il conversait à l'appareil, le regarda avec intérêt.

— Excusez-moi, monsieur Marsant, mais... vous venez de parler de Mlle Lucette Fabrizi... Une jeune femme à l'accent méridional, n'est-ce pas ?

— Quoi ! Vous la connaissez ?

L'agent secret avait eu un haut-le-corps.

— La connaître, c'est beaucoup dire, déclara le secrétaire. Je l'ai vue, ici, dans la matinée d'hier. Elle était venue demander si nous pouvions lui procurer l'adresse d'un compatriote... Je ne me souviens plus du nom, c'est un collègue qui a fait le nécessaire. Une jolie fille, ma foi... Des yeux comme des escarboucles.

Marsant parla avec vivacité.

— Ce n'était pas de Charles Tariel qu'il s'agissait ?

— Attendez... Je vais me renseigner.

Ce fut concluant. Et Marsant se prit à méditer.

— Mlle Fabrizi nous a déclaré, ajouta le collègue du secrétaire, qu'elle était descendue à l'hôtel Brouwers, juste en face de la gare du Midi, sur la place.

Marsant repartit en continuant à étudier la tournure entièrement imprévue de la question.

— Alors ? Qu'est-ce que cela signifie ?... Elle ne savait pas où habitait Tariel !... C'est à s'y perdre.

Evidemment, la surprise de ce dernier en appre-

nant la présence de la jeune femme dans la capitale belge s'expliquait encore plus clairement désormais.

Mais si Lucette n'avait pas craint de s'adresser à l'ambassade pour obtenir le renseignement, c'est qu'elle ne craignait pas non plus d'attirer l'attention sur elle !

Et dans ce cas, il devenait incompréhensible qu'elle eût affaire à des gens contre lesquels Marsant nourrissait des soupçons si graves.

Décidément, il fallait la retrouver et en obtenir des éclaircissements sur son voyage.

Les détails demandés parvinrent avec la rapidité habituelle à l'agent secret. Lucette Fabrizi était une jeune femme de vingt-cinq ans, exerçant la profession de mannequin pour une grande maison de couture, à Cannes, où elle habitait.

Elle était partie, après avoir demandé, par faveur, la moitié de ses vacances annuelles — soit une semaine — afin d'effectuer un voyage urgent à Paris.

Comme il y avait encore trois jours de délai avant son retour au travail, tout était en règle.

« Un voyage urgent à Paris, songea Marsant. Elle n'a pas parlé de Bruxelles. Cette cachotterie a des raisons... »

Il pensa, subitement, que la jeune femme devait effectivement se trouver à Paris, après tout.

« Elle a fait un crochet jusqu'en Belgique... Mais tout ça ne me dit pas pourquoi ! »

Marsant se rendit à l'hôtel Brouwers. Peut-être la jeune femme n'avait-elle effectué qu'un aller et retour Bruxelles-Paris et Paris-Bruxelles, et allait-il la retrouver là ?...

L'hypothèse était hasardeuse et ne se confirma pas. On l'informa que Mlle Fabrizi avait bel et bien quitté l'établissement.

— Elle a dû prendre le train de dix heures un quart, ajouta la directrice de l'hôtel. C'est le monsieur qui est venu chercher sa valise qui me l'a dit... Elle devait être pressée, puisqu'elle n'avait pas eu le temps de la prendre elle-même.

— Vous dites ? s'exclama Daniel.

— Je répète que c'est un monsieur qui est venu

régler sa chambre et emporter la valise qu'elle avait oubliée.

— Oubliée ?... Elle était partie sans...

— Hé oui... Il était bien dix heures et demie quand il est venu. Il m'a expliqué qu'il l'enverrait par les soins d'un expéditeur. C'est tout ce que je puis vous dire, monsieur.

Il n'y avait qu'une chose à faire. Attendre que la jeune femme eût réintégré son poste, dans la maison de couture.

Marsant spécifia qu'on l'avertit directement à Bruxelles. Il était décidé à se rendre à Cannes, aussitôt pour interroger Lucette.

CHAPITRE VI

LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE

Ce même après-midi où il avait mis au point la question concernant le retour de Lucette Fabrizi à Cannes, Marsant songea à passer chez Yolande, pour se faire faire les mains.

Il avait pris figure d'habitué. Mlle Rosette, de même que sa camarade et la vendeuse du magasin de parfumerie le connaissaient, même sous son nom d'emprunt Emile Dagron.

Tout en se laissant triturer le bout des doigts, il songea qu'il n'y avait que la patronne elle-même, Mme Yolande pour qui il était toujours un étranger, et il résolut de gagner sa confiance.

Seulement, elle n'était presque jamais en bas. Mme Yolande donnait les soins de beauté et faisait les massages faciaux. Le problème s'avérait délicat.

En effet, si Marsant avait réussi la gageure de se transformer le visage tout en n'utilisant aucun postiche, il devait éviter avec le plus grand soin d'exposer ses traits à un examen attentif. Et il pouvait encore moins se prêter à une opération quelconque qui aurait eu pour effet de détruire le quasi invisible et savant maquillage qu'il entretenait chaque matin,

Tout en réfléchissant à ces choses, il répondait à bâtons rompus au bavardage de Rosette.

— Il y a plusieurs jours qu'on n'a pas vu Fofolle, dit-elle, mais il a reparu cet après-midi. Il est là-haut...

— Dites-moi, répondit-il, suivant toujours sa pensée, est-ce que Mme Yolande ne compose pas de parfums ?

— Mais si, monsieur Dagron... Elle a plusieurs spécialités. Il y a un petit laboratoire là-haut. Elle est très au courant des mélanges.

— J'aimerais lui demander quelque chose de personnel, d'exclusif, pour... pour une personne à laquelle je m'intéresse.

Son travail achevé, Rosette monta suivie par Marsant. L'agent secret se trouva sur un palier étroit et long. Trois portes donnaient sur cette sorte de corridor. Il en nota deux côte à côte, et la troisième au fond. Celle-ci ne comportait pas de bouton. De toute évidence, elle devait mener dans une partie privée, dans un appartement.

Rosette désigna les deux autres.

— Les salons pour les soins de beauté, murmura-t-elle.

Elle frappa légèrement. L'un des salons était vide. La deuxième porte s'ouvrit brusquement et Mme Yolande apparut, l'air agressif. Son visage changea quand elle vit Marsant derrière la manucure, et elle esquissa un sourire aimable de commande.

Rosette redescendit, car on la réclamait en bas.

— Excusez-moi, madame, je vous dérange, peut-être ? murmura Daniel.

— Non, pas du tout, monsieur. Entrez, je vous prie... Je suis seule. Dissimulant son étonnement, il pénétra dans la pièce.

Seule ? Où était Philippart ? Puisque le salon adjacent était inoccupé également... Mme Yolande s'empressait :

— C'est pour un massage facial, monsieur ?

Elle désigna le fauteuil confortable près d'une fenêtre à la vitre dépolie jusqu'aux trois quarts de hauteur. Des pots de crèmes, de pommades, d'on-

guents étaient alignés sur une table blanche ripolinée.

Marsant secoua la tête en souriant, et conta sa petite histoire. La parfumeuse commença à parler professionnellement, demandant des précisions sur la personne dont il s'agissait : brune ? blonde ? teint mat ? teint clair ? Couleur des yeux ? etc., etc.

Une porte s'ouvrit dans le corridor et fut refermée avec précaution. L'oreille exercée de Marsant perçut un léger bruit de pêne dans la serrure, puis il y eut quelques pas.

Une silhouette apparut dans l'encadrement du seuil du petit salon où se trouvait Mme Yolande avec son client et passa vivement, après avoir marqué un très court temps d'arrêt.

La parfumeuse s'en fut refermer la porte restée entre-bâillée jusqu'alors et acheva sa conversation avec Marsant. Elle le reconduisit jusque dans le magasin et remonta tout de suite car — dit-elle — un de ses habitués attendait dans le salon voisin.

L'agent secret partit droit devant lui. Il éprouvait des fourmillements dans les jambes, il avait besoin de marcher, de prendre un long exercice pour cataloguer les impressions tumultueuses qui s'agitaient dans son cerveau.

— *Primo*, commença-t-il, Philippart était arrivé depuis une bonne demi-heure, d'après ce que m'avait dit la petite manucure. Or, il ne se trouvait dans aucun des deux salons. Automatiquement, il était ailleurs, La Palisse ne dirait pas mieux.

« *Secundo* : comme il n'y a que trois portes, il était derrière celle du fond. En se rappelant que celle-ci a toutes les apparences d'une entrée privée, il s'ensuit que Philippart est beaucoup plus intime avec Mme Yolande, qu'on ne l'imagine en bas.

« *Tertio* : ce qui précède est renforcé par le fait qu'après avoir surgi de l'appartement — ou d'ailleurs, en tout cas d'un endroit où l'on ne peut accéder qu'avec l'aide de la patronne et de sa clef — il s'est empressé de gagner le salon inoccupé.

« D'après ce que j'ai compris, il s'app préparait à entrer dans celui où je me trouvais, mais a battu

en retraite sur l'instant. La question est de savoir s'il m'a vu ? Bah ! la parfumeuse le rassurera.

« *Conclusion* : Philippart s'entoure de multiples précautions pour jouer le rôle d'un vieux beau assidu auprès de Yolande, mais ses visites m'ont tout l'air d'avoir un autre but. Ce qui est remarquable, c'est que si l'on interroge le personnel, les employées seront unanimes à dire ce qu'elles croient, c'est-à-dire que M. Philippart ne pense qu'à se faire caresser le visage par les mains expertes de la masseuse.

Il rentra à l'hôtel du Limbourg. La première personne qu'il aperçut dans le salon de lecture fut Charles Tariel, plongé dans les deux pages ouvertes d'un journal du soir.

Marsant s'assit à un petit bureau et commença à écrire une lettre. Du coin de l'œil il observait l'homme qui tirait fréquemment sa montre de sa poche. Un quart d'heure s'écoula ainsi. Marsant avait achevé sa soi-disant lettre et en commença une autre.

À cinq heures précises, Tariel se leva, s'informa au bureau de réception si la cabine téléphonique du salon était directement branchée sur la ville, et après la réponse négative, demanda qu'on fit le nécessaire. Il s'enferma, mais rouvrit la porte en bougonnant :

— On étouffe là-dedans !...

Daniel Marsant avait l'ouïe extrêmement fine. Mais vraiment, il n'eut pas besoin de beaucoup d'efforts pour entendre ce que disait Tariel. On eût dit que celui-ci se croyait seul et à l'abri de toute indiscretion. Marsant en fut assez étonné, mais ne se perdit pas en conclusions.

Il avait déjà enregistré dans sa mémoire le numéro demandé que Tariel répéta pour bien s'assurer qu'il avait le correspondant qu'il voulait au bout du fil.

— Même pas besoin de chercher..., songea Marsant.

Effectivement, Tariel venait d'interpeller un nommé Cyrille, et lui enjoignait d'appeler Philippart.

— Allo ? Oui, ici, Tariel... J'ai réfléchi... À mon avis, il ne faut pas attendre à demain... Oui — un

temps — puis deux fois encore : oui... Un nouveau temps, et Tariel articula comme s'il répétait pour montrer qu'il avait bien compris :

— Réunion ce soir à dix heures, chez vous... Entendu. Tout le monde sera là ?... Vous dites ? Dans le bâtiment du fond, la petite porte verte du jardin sera ouverte ? Ah ! oui, il suffira de la pousser. Très bien. Je... Une minute, je referme ma cabine...

Marsant songea qu'il était un peu tard pour prendre pareille précaution !... La voix de Tariel était devenue un murmure.

— Après tout, se dit l'agent secret, il n'a aucune raison de se défier de moi... Je suis le seul qui ait entendu ce qu'il vient de dire, et ma foi, pour quelqu'un qui ne le connaît pas, ce n'est aucunement compromettant, pas même suspect...

Il plia ses lettres, les inséra dans leur enveloppe respective et demanda des timbres au bureau de réception. Une fois dehors, il attendit d'avoir accompli quelques centaines de mètres pour déchirer les missives et les jeter dans le premier égout rencontré.

Un taxi pour Uccle.

Marsant avait besoin d'inspecter les lieux. Car il venait de décider qu'il s'introduirait, coûte que coûte, chez Philippart, pour savoir ce qui se tramait.

Uccle est une charmante localité où abondent les villas luxueuses. Celle de Philippart, dans l'avenue de la Biche, possédait un jardin bien fait pour tenter un peintre.

La maison n'était pas une de ces bâtisses neuves qui semblent sortir d'une boîte de constructions. Un petit castel qui rappelait le style espagnol avec une terrasse et quelques fenêtres ornées de grilles artistiques.

La propriété était à l'angle de l'avenue et d'une rue. Le jardin venait mourir là en pointe. Marsant nota le portail à deux battants qui permettait le passage d'une voiture, puis une entrée plus petite, non loin de là.

Il chercha la porte verte et la trouva. Elle était

de l'autre côté, dans le mur donnant sur la rue. Un peu à gauche, s'élevait une sorte de serre vitrée appuyée à ce même mur.

« L'atelier de peinture, probablement... », songea-t-il.

Il rentra à Bruxelles car il avait du temps devant lui, encore. Le crépuscule n'était même pas arrivé, et la réunion aurait lieu à dix heures. L'agent secret dina confortablement.

« Vais-je prévenir Demuyter ? »

Il hésita. Son camarade était toujours sceptique et chercherait à le dissuader de cette tentative. En tout cas, il blâmerait Marsant.

« Non, se dit finalement Daniel. Il vaut mieux le mettre en face de résultats tangibles. L'incrédule finira par admettre que j'avais raison depuis le début... »

Au fond, il n'était pas fâché de la revanche d'amour-propre qu'il se préparait.

Il se garda de retourner à son hôtel dont il avait déjà prévenu le personnel qu'il ne rentrerait pas dîner.

Vers neuf heures et demie du soir, il s'embusqua dans une encoignure, en face de la porte verte. Il avait deux plans en vue... Le plus risqué était d'attendre l'arrivée des suspects, de les laisser entrer puis de tenter de franchir le mur, après avoir laissé s'écouler un laps de temps raisonnable.

L'autre projet était de s'introduire tout de suite, de se cacher dans le jardin qu'il devinait touffu et de manœuvrer ensuite pour approcher de la verrière pendant que les membres de l'organisation seraient assemblés à l'intérieur.

— Ah ! si la porte était déjà verrouillée !...

Une impulsion. Il traversa, comme une ombre, la rue opportunément obscure en cet endroit. Avec d'innombrables précautions, il appuya contre le battant. Son cœur sauta dans sa poitrine.

Une chance inouïe !... Il poussa graduellement, avec anxiété, car le moindre grincement eût été fatal. Non, les gonds étaient huilés !...

Alors, il ouvrit avec autorité, passa en un instant,

referma et resta immobile, les yeux fouillant l'opacité noire devant lui.

Tout à coup, il prit son élan pour accomplir un bond de côté.

Trop tard... Ses sens l'avaient averti un cinquième de seconde trop lentement !... Une épaisse couverture s'abattit sur lui, un homme se rua pour l'étreindre, lui immobiliser les bras.

Marsant était doué d'une force peu commune. Il détendit violemment les coudes à droite et à gauche. Ah ! il avait senti qu'il avait atteint son agresseur !... Un hoquet de respiration coupée, un hurlement de douleur, puis, au moment où il cherchait à rejeter sa couverture, à atteindre son revolver, il s'effondra anéanti...

C'était un coup de matraque formidable qu'il venait de recevoir, assené par un deuxième adversaire surgi à sa gauche...

CHAPITRE VII

COMPRÉHENSIBLE STUPÉFACTION

Daniel Marsant ouvrit les yeux et, peu à peu, ses pensées lui revinrent. Il lui sembla qu'il avait un bandeau sur le front. D'instinct il voulut y porter la main.

Il s'aperçut, alors, dans le même moment, qu'il était allongé sur un divan, et que ses deux poignets étaient reliés par une chaîne rivée à des menottes. Cette chaîne lui permettait certains gestes, peu amples, et c'était tout.

Ainsi il lui fallut soulever les deux bras pour se toucher la tête. C'était vrai. Il portait un pansement juste à l'endroit où il avait frappé, c'est-à-dire au sommet du front.

Il remua les jambes. Un cliquetis lui révéla qu'il avait les chevilles prises comme les poignets. Alors, il fit un effort pour se dresser et s'asseoir. Il y parvint.

La pièce dans laquelle il se trouvait était assez

vaste et haute de plafond. Une grosse ampoule enfermée dans une boule de verre dépoli répandait une lumière douce. La chambre était meublée comme une chambre à coucher, mais il y avait une table au milieu. Deux grands fauteuils, des chaises, une armoire sans glace, mais très vaste, à l'ancienne, et, contraste moderne, un lavabo de porcelaine avec eau courante, dans un angle.

La fenêtre comportait deux volets de bois pleins. Une barre de fer large et plate les maintenait, à mi-hauteur. Ces volets se trouvaient appliqués directement, à l'intérieur de la pièce. On pouvait supposer que la fenêtre était défendue, au dehors, par une grille de fer forgé, et Marsant songea qu'il devait se trouver dans l'une des pièces donnant sur l'avenue de la Biche.

Car, évidemment, on l'avait enfermé dans la villa de Philippart.

Parmi ses soucis, les plus futiles se mêlaient aux plus graves. Il songea, avec un bref sourire, qu'il était fort heureux qu'il eût mis ses lunettes en poche avant de s'élancer dans le traquenard, sinon elles se seraient infailliblement brisées au cours de l'agression. Il aurait pu être blessé aux yeux.

Puis il pensa aussi que si Demuyter avait pu savoir ce qui venait de lui arriver, il aurait sans doute changé d'opinion quant au rôle inoffensif qu'il prêtait au peintre.

En effet, si l'on avait pensé avoir affaire à un cambrioleur, on n'aurait pas manqué de le remettre entre les mains de la police et Marsant se trouverait actuellement dans une cellule en attendant d'être interrogé. Il laissa échapper un long soupir.

— Ah ! ils m'ont bien eu... Je suis un crétin...

Tout était clair à ses yeux. Bien sûr, Tariel avait attendu son retour à l'hôtel pour se livrer à sa petite comédie téléphonique.

— Voilà pourquoi il avait rouvert la porte de la cabine... Il fallait que j'entendisse... Et on s'est préparé au cas où quelqu'un essaierait de franchir la petite porte verte... De deux choses l'une : ou j'étais un type quelconque, et l'expérience aurait prouvé

que je n'étais pas à craindre, ou, alors... ce qui devait arriver est arrivé !...

Marsant se demandait pourquoi on l'avait épargné, pourquoi on s'était donné la peine de panser la blessure qu'on lui avait infligée.

— Pour m'interroger, cela va de soi...

Il haussa les épaules et fit le geste machinal de chercher des cigarettes dans sa poche.

— Que je suis bête... On m'a fouillé...

Oui, on l'avait fouillé. Mais, ô surprise, son étui était là. Seulement, pas de briquet ni d'allumettes. De même son revolver manquait, ainsi que son portefeuille contenant ses papiers au nom de Dagron.

Il interrompit ses réflexions pour tendre l'oreille. On venait.

La porte s'ouvrit, quelqu'un fut brutalement poussé à l'intérieur, la porte claqua de nouveau. Un tour de clef.

Marsant resta bouche bée.

C'était une femme qui se trouvait devant lui. Une jeune femme. Très pâle, les traits tirés, les yeux cernés, la chevelure arrangée tant bien que mal. Elle avait les poignets enchaînés comme lui, mais ses jambes avaient été laissées libres.

Elle resta debout, le regard épouvanté fixé sur lui, Marsant l'avait reconnue.

C'était... Lucette Fabrizi !...

Il s'était levé et s'inclinait, subitement, très maître de lui.

— Mademoiselle... Je vois que nous sommes dans une situation identique. Asseyez-vous, je vous prie...

En un clin d'œil, il avait raisonné. Il avait pensé qu'il s'agissait là d'une manœuvre fort astucieuse.

— Elle va servir de « mouton » pour m'inspirer confiance, et m'amener à lui révéler le but que je poursuis.

C'était un procédé courant en matière de justice. Pour une fois, se dit-il, c'est un bandit qui va l'utiliser...

La jeune femme se laissa tomber mécaniquement sur une chaise. Elle respirait avec oppression, on

voyait sa poitrine se soulever et s'abaisser sans arrêt.

Elle se tordit les mains faisant sinistrement tinter sa chaîne, et lança d'une voix désespérée :

— Oh ! Mais que me veut-il ? Que me veut-il ? C'est un cauchemar, c'est un enfer !...

— Expliquez-moi, mademoiselle... Peut-être puis-je vous être de quelque secours ? Secours moral, car pour le reste...

Il sourit ironiquement et montra ses poignets et ses chevilles.

— Je suis tombée aux mains d'un fou... balbutia-t-elle.

— Qui êtes-vous ? demanda Marsant, avec courtoisie.

— Et vous, monsieur ? Que vous est-il arrivé ?

— Moi ? Je ne sais pas encore, mademoiselle... Je... Je m'étais appuyé contre une porte, celle-ci s'est ouverte. Afin de rattraper mon équilibre, j'ai fait quelques pas dans un jardin inconnu. J'ai été brutalement attaqué. J'ai reçu un coup sur la tête... et je me suis réveillé ici... Vous dites que c'est la maison d'un fou ?

Elle fit un grand mouvement de tête.

— J'ai été amenée ici et on me séquestre...

— Racontez-moi ce qui s'est passé...

Elle plongea son regard dans celui de Marsant, observa ses chaînes, parut l'étudier, puis tout à coup, s'exclama :

— Vous... vous n'étiez pas à l'hôtel du Limbourg, un matin, quand je suis venue demander quelqu'un là-bas ?

Marsant répondit avec finesse.

— Je ne me souviens pas de vous avoir vue, mademoiselle, mais il est exact que j'habite l'hôtel du Limbourg, boulevard Anspach. Je suis industriel à Paris, mon nom est Emile Dagron.

— Oui, oui, je vois bien que vous êtes Français... Moi aussi, je suis Française. De Cannes. Je m'appelle Lucette Fabrizi...

Elle expliqua des choses que Marsant connaissait parfaitement. Il était toujours persuadé qu'elle réci-

tait une leçon soigneusement apprise, et il attendait la suite.

— J'avais, continua-t-elle, un ami qui s'appelle Charles Tariel. Il est descendu au Limbourg, comme vous. Peut-être le connaissez-vous ?

— Moi ? Pas le moins du monde.

— Je vous demande ça parce que je pensais que, peut-être, c'était pour la même raison qu'on vous avait... qu'on vous avait capturé ?

— Puisque je vous dis que...

Il répéta candidement ce qu'il avait déjà conté. Elle eut un long soupir et pencha la tête sur la poitrine.

— Ecoutez, monsieur, reprit la jeune femme. Vous allez me dire si ce n'est pas le fait d'un fou d'avoir agi comme M. Philippart.

— Philippart ? Qui est-ce ?

— Le propriétaire de cette maison. Un homme à barbe grise, qui a des yeux, oh des yeux extraordinaires. Des yeux de fou, quoi !

Le visage de Marsant exprima l'intérêt. Cette fois-ci il ne feignait pas l'incompréhension. Il avait décelé quelque chose de nouveau dans l'exclamation de Lucette Fabrizi.

— Je vais essayer de vous aider... assura-t-il.

— Vous m'inspirez confiance, monsieur... Cela me réconforte un peu. Ce domestique à face d'assassin, ce maître aux manières de déséquilibré, ah, j'aurais fini par devenir folle à mon tour.

— Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Je ne sais pas... Je ne me rends pas compte des jours, ni des nuits. Depuis que j'ai été enfermée, je n'ai pas vu le soleil. La lumière électrique, tout le temps, la fenêtre fermée, comme dans cette pièce... Quand on est venu me chercher tout à l'heure, j'ai cru qu'on allait me tuer... Je me demande pourquoi on m'a mise ici avec vous !

Marsant marmonna entre ses dents :

— Peut-être avait-on besoin de la chambre où vous vous trouviez ?

Il remarqua qu'elle ne se décidait pas à conter son odyssée,

Comme si elle avait deviné sa pensée, elle dit tout à coup :

— Je bavarde, sans vous renseigner, monsieur. Pour que vous sachiez ce qui s'est passé, je crois que je ferais bien de vous donner beaucoup de détails... Vous voulez bien ?

Il fit un geste d'assentiment accompagné d'un sourire. Elle commença :

— Je vous ai dit que j'avais un ami du nom de Charles Tariel. Nous ne vivions pas ensemble à Cannes, car j'ai une réputation à soutenir. Il... il n'est pas irréprochable, mais c'est un si brave garçon !... Nous nous aimions... Un jour, il m'avait dit qu'il allait partir pour Bruxelles où il comptait gagner beaucoup d'argent.

« Et puis, il est parti, en effet... Mais comme ça, brusquement, sans me prévenir, sans me dire au revoir, sans rien...

— Il vous a abandonnée ?

— C'est ce que m'ont dit ses amis... Mais je me refusais à le croire. Je vous répète que nos sentiments, l'un pour l'autre... enfin, je suis sûre que Charles n'était pas un homme capable de me trahir... Mais il n'écrivait pas. Il n'a écrit à personne... A Cannes, ceux qu'il fréquentait n'y attachaient pas d'importance. J'ai dit que c'étaient des amis, ce n'est pas ça... Des copains, des connaissances, plutôt...

« Mais moi..., moi...

Elle eut un petit sanglot, s'excusa, et reprit :

— Alors, j'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai demandé la moitié de mes vacances à mes patrons, j'ai dit que je partais pour Paris, voir une cousine très malade. Je ne voulais pas qu'on sût où je me rendais réellement, ça ne regardait personne.

Daniel Marsant continuait d'écouter avec attention.

— Je suis venue à Bruxelles, j'ai demandé à l'ambassade si on pouvait me renseigner. Peut-être Charles n'était-il pas ici, après tout !... Un monsieur très gentil m'a offert de s'occuper de ça, il s'est mis en rapports avec les autorités belges. Le lendemain

matin, j'apprenais que mon ami habitait l'hôtel du Limbourg !...

« Vous pensez comme j'en ai été heureuse !...

CHAPITRE VIII

OÙ MARSANT COMMENCE A DEVINER

La jeune femme s'était interrompue, à nouveau, pour un instant. Daniel était agité intérieurement par deux courants contraires. Il se rendait compte que certaines exclamations de Lucette étaient sincères. La dernière, notamment.

Mais il continuait à se demander pour quelle raison on avait introduit l'amie de Charles Tariel dans sa chambre.

— Manifestement, se disait-il, on a voulu provoquer une conversation entre nous. On veut me pousser à des confidences en échange de celles qu'elle me fait...

Elle se remit à parler fiévreusement.

— Je me suis donc rendue tout de suite à l'hôtel que l'on m'avait désigné. C'est là que je vous ai vu, monsieur. Oh ! si, si... je me souviens, vous aviez des lunettes, mais je vous reconnais tout de même, vous étiez assis dans un fauteuil, tenez, exactement comme maintenant...

— Mais je n'étais pas enchaîné... fit-il.

Elle eut un sourire pâle pour approuver.

— On me fit savoir, continua-t-elle, que Charles était sorti. Je revins vers deux heures. Vous étiez encore là. C'est étonnant, monsieur, que vous ne vous souveniez pas !

— Je suis assez distrait, assura-t-il.

Décidément, cette insistance le renforçait dans sa décision de rester sur ses gardes, mais il eut soin de ne rien montrer de sa défiance. Au contraire, il avait un visage ouvert.

— Mon ami avait téléphoné dans l'entretemps pour demander s'il y avait du courrier pour lui. On lui avait dit que j'étais venue. En réponse, il fit

savoir qu'il m'attendrait dans une brasserie de la Porte de Namur. Je ne me souviens plus du nom, mais cela n'a pas d'importance. A l'heure dite, je fus là-bas.

« Mais je ne vis pas venir Charles. Ce fut M. Philippart qui apparut.

— Vous le connaissiez, par conséquent ?

— Mais oui. Je l'avais vu à Cannes. J'étais même allée une fois chez lui, avec Charles, dans une villa où il habite quand il vient sur la Côte d'Azur, la villa Caprice.

« C'était du reste lui qui avait proposé à mon ami de venir à Bruxelles pour une affaire très importante, mais sur laquelle Charles gardait le secret. Il me disait qu'il m'en parlerait plus tard, quand le moment serait venu. Il devait même me faire venir auprès de lui.

« M. Philippart m'aborda, donc, dans la brasserie et me dit qu'il savait que Charles avait rendez-vous avec moi. Mais ayant été retenu plus longtemps qu'il ne le pensait, mon ami l'avait prié de venir me chercher.

« M. Philippart me dit encore qu'il m'emmenait chez lui où Charles nous rejoindrait. Tout cela me parut très naturel et je l'accompagnai dans sa voiture...

Marsant se gardait d'ajouter le moindre commentaire. C'était maintenant qu'il allait juger si, en fin de compte, Lucette Fabrizi jouait une savante comédie ou si elle contait la vérité.

— Nous sommes arrivés ici. M. Philippart m'a fait entrer dans un salon. Son domestique apporta une carafe de porto avec deux verres. M. Philippart en réclama un troisième pour Charles qui ne devait pas tarder. Mais, entre temps, il m'offrit de trinquer une première fois.

« Nous bûmes. Et... après, je ne sais plus ce qui s'est passé !

— Comment ? murmura Marsant. Je ne saisis pas !

— Il devait y avoir un narcotique dans mon verre, assura la jeune femme. Pouvais-je me méfier

de quelque chose ? J'étais loin de me douter qu'un complot se tramait contre moi ! Je me suis éveillée avec un fort mal de tête, dans une chambre à peu près pareille à celle-ci. J'avais des chaînes aux pieds et aux mains. On avait déposé un plateau contenant un repas froid à côté de moi, mais je n'osai pas y toucher. Puis je remarquai une carte avec quelques mots tapés à la machine à écrire. Il y avait dessus quelque chose comme ceci : « Vous pouvez manger en toute sécurité. J'ai besoin de vous interroger. »

— Et on est venu vous poser des questions ?

— Oui. M. Philippart est apparu. Il avait l'air froid mais terrible. C'est là que j'ai commencé à penser qu'il était peut-être fou... Pas de la folie furieuse, mais une idée fixe... Ce sont les plus dangereux, n'est-ce pas, monsieur, ceux qui ont l'air comme ça, d'être bien portants et qui ont le cerveau dérangé !

— Oui, malheureusement... Qu'est-ce qu'il vous a demandé ?

— Il veut savoir pourquoi je suis venue à Bruxelles... J'ai eu beau lui expliquer, il ricane et il me répète que tant que je ne lui aurai pas dit le véritable motif, je resterai prisonnière...

Elle frissonna longuement.

— La dernière fois que je l'ai vu — je ne sais pas quand, puisque je n'ai aucune notion de l'heure, ni du temps, je ne peux reconnaître la différence entre le jour et la nuit — il s'est montré brutal, il m'a secouée, il m'a menacée de me torturer si je ne me décidais pas !

Marsant prit un air songeur.

— Vous n'avez aucune idée de ce qu'il désire connaître ? Ses questions sont-elles toujours aussi vagues ? Je veux dire : est-ce qu'il appuie sur un point particulier ?

— Attendez, fit Lucette, qui parut se livrer à un effort de pensée. Oui... Il m'a parlé à plusieurs reprises de la présence d'un homme à Bruxelles qui, d'après lui, m'aurait donné des ordres pour... Enfin.

une idée de fou, il n'y a pas autre chose à conclure...

Elle se tut, puis se mit à marmonner des paroles confuses entre ses lèvres. Marsant allait demander quelque chose, quand elle reprit, sourdement, la voix brisée :

— Parfois, je me demande ce qui est arrivé à Charles... J'ai peur pour lui... J'ai des pressentiments funèbres.

— Vous ne l'avez pas vu, en somme ?

— Mais non, monsieur !... Et c'est ce qui me ronge... On dirait que ce Philippart a tout mis en œuvre pour m'empêcher de le rencontrer. Réfléchissez... Ce rendez-vous, je ne sais même pas si c'est lui qui me l'a fixé ! C'est peut-être le vieux peintre !...

— Ma foi, c'est une supposition logique !

— N'est-ce pas ? Je n'ai jamais entendu le son de sa voix puisque je ne lui ai pas parlé moi-même. Oh ! mon Dieu... Si Philippart l'avait fait disparaître, et m'avait attirée ensuite dans ce piège pour... pour me tuer à mon tour !

— Mais non, mademoiselle... S'il avait voulu vous tuer, il l'aurait fait tout de suite.

— Mais qu'est-ce qu'il veut obtenir de moi ? Pourquoi me harcasse-t-il avec ses questions incompréhensibles ?

— C'est vrai, pensa Marsant, malgré lui, il l'a épargnée pour savoir exactement à quoi s'en tenir sur elle...

Cette dernière réflexion le frappa. Ainsi donc, il se sentait entraîné à croire ce que disait Lucette, mais un sursaut de sa volonté l'arrêta sur cette pente. Il résolut de conserver la même attitude jusqu'au bout et hasarda :

— Vous croyez qu'on aurait supprimé votre ami ?

— Tout est possible, monsieur.... Mon aventure n'est-elle pas incroyable ? Et pourtant elle existe...

Il se raidit soudain, et articula à voix basse :

— Chut !... Il y a quelqu'un qui vient...

La porte s'ouvrit, le visage de Cyrille apparut dans l'entre-bâillement, puis on entendit un bruit

de faïence posée sur le sol et une grande assiette fut déposée à l'intérieur de la pièce.

— Voilà, grommela le domestique, c'est pour vous deux...

Il ajouta une bouteille emplie d'eau et referma vivement.

Daniel Marsant regarda sa compagne, puis le plat, et se dressa pour tenter d'aller le prendre. Il commença de sautiller. Mais Lucette le devança et apporta l'assiette sur la table.

— Prenez tout, dit-il, je n'ai pas faim...

Elle hésita. Il ajouta, comme s'ils étaient au restaurant :

— Evidemment, le service et la présentation laissent à désirer. Mais vous êtes tout excusée d'utiliser les doigts. On a oublié les couverts. Et même les verres.

C'était vrai, Marsant n'avait pas faim. Il aurait préféré de loin, une allumette pour enflammer une de ses cigarettes. En vrai fumeur, il se passait plus volontiers de nourriture que de tabac, et en fit tout haut la remarque.

Dix minutes plus tard, stupéfaction... Cyrille se présentait à nouveau, un revolver d'une main, un briquet de l'autre.

— Si vous voulez fumer, voilà... grogna-t-il.

Marsant aspira les bouffées avec délices. Le domestique disparut. L'agent secret offrit une cigarette à Lucette qui avait fini par se décider à manger une tranche de veau froid, laquelle semblait excellente.

Le silence régna. Daniel réfléchissait activement. On devait se trouver au lendemain, tard dans la matinée, puisque ce déjeuner venait d'être apporté. Mais impossible de s'en rendre compte, avec cette lumière au plafond et les volets bloqués.

Il se demanda ensuite comment il se faisait que son désir de fumer eût été exaucé. On écoutait donc derrière la porte ? Pourtant, le couloir était dallé, et les pas de Cyrille avaient résonné lors de ses allées et venues.

L'ouïe fine de Marsant aurait bien décelé une

présence. Non, cela avait dû être un hasard. Peut-être Cyrille avait-il remarqué le paquet de cigarettes que Marsant avait jeté sur la table, lorsqu'il avait fouillé dans ses poches, et avait-il rapporté le fait à son maître.

La jeune femme repoussa l'assiette et Marsant se décida à manger à son tour. Du moment que Lucette avait consommé sa tranche de viande, c'est qu'il n'y avait aucun danger immédiat, songea-t-il.

Elle alluma sa cigarette à ce qui restait de celle de son compagnon et se mit à fumer en silence.

— Et... si votre ami vous avait menti ? dit tout à coup Daniel.

Elle redressa le buste, le regardant avec stupeur.

— Charles ? Me mentir ? A moi ?

Son rire nerveux s'égrêna, et elle répondit avec une certitude qui ne laissait pas d'être émouvante :

— Non, monsieur... Il a des défauts, beaucoup de défauts, mais il ne m'a jamais menti... Je sais lire la vérité dans ses yeux noisette... Il n'a jamais eu qu'un secret, celui des raisons de son voyage à Bruxelles. Et encore, m'avait-il promis de me le révéler. Il avait donné sa parole à ce Philippart d'attendre que tout fût en train avant d'en parler à qui que ce fût.

Marsant exécuta un véritable bond sur son siège. La jeune femme poussa un petit cri de peur.

— Excusez-moi, fit-il. Je viens de me brûler bêtement avec ma cigarette... Ce n'est rien...

Il écrasa le bout de mégot sur le sol et sourit à Lucette.

Elle ne pouvait se douter de ce qui venait de se passer en lui. Daniel Marsant — par quel phénomène ? — venait d'être subitement et totalement convaincu de la sincérité de la jeune femme.

Loin de lui les soupçons qu'il avait nourris ! Non, ce n'était pas une complice de Philippart, non elle n'avait pas été amenée dans la chambre pour prêcher le faux afin de connaître le vrai et en faire, ensuite, un rapport à celui que l'agent secret considérait encore, l'instant d'après, comme l'inspireur de Mlle Fabrizi.

Il allait prononcer quelque chose, poser une question précise qui le confirmerait si besoin était dans sa nouvelle tournure d'esprit, quand il y eut, une fois de plus, des bruits de pas au dehors.

La porte s'ouvrit, et Philippart apparut sur le seuil, regarda les deux prisonniers d'un air farouche, et resta, dans l'encadrement, les deux mains dans les poches du veston.

CHAPITRE IX

OÙ MARSANT DEVINE TOUT A FAIT

Depuis le moment où il avait donné ordre à son âme damnée, Cyrille, de conduire Lucette Fabrizi dans la chambre de l'homme qu'il supposait s'appeler Emile Dagron, le propriétaire de la villa de l'avenue de la Biche, se tenait dans une pièce située immédiatement à l'étage au-dessus et arrangée en studio-bibliothèque.

Il avait deux écouteurs aux oreilles. Des écouteurs semblables à ceux qu'emploient les téléphonistes. Réunis par une tige plate d'acier emboîtant la tête, ils formaient casque.

L'appareil était branché sur une prise de courant, ou plutôt sur ce qui apparaissait à première vue, comme telle.

En réalité, c'était l'aboutissement de fils qui partaient de l'étage inférieur. Philippart avait installé depuis longtemps un microphone dans la pièce où se trouvaient actuellement ses deux captifs.

Pas une des paroles échangées entre l'homme et la femme ne lui avait échappé. Le visage impénétrable, il avait écouté jusqu'au bout. Il avait envoyé Cyrille à deux reprises, la dernière, pour donner satisfaction à l'homme en ce qui concernait son désir de fumer.

En bon psychologue, il avait calculé que le plaisir de griller une cigarette provoquerait peut-être des réactions chez Dagron, qui se traduiraient par les confidences qu'il attendait.

Il eut, cependant, un mouvement de rage contenue.

— Rien à faire, gronda-t-il entre ses dents. Il ne veut pas se déboutonner. Quant à elle, c'est la même histoire, celle qu'elle m'a débitée à plusieurs reprises... Est-ce que...

Il songea rapidement à la possibilité d'une entente entre les deux personnages qu'il persistait à croire de connivence, entente immédiate qu'ils auraient eue en se reconnaissant et qui se serait traduite par signes, aux fins de ne pas discuter ouvertement.

— Ils sont forts tous les deux !... Mais j'aurai le dernier mot...

Et c'est alors qu'il avait décidé de descendre.

Loin de séparer ceux qu'il considérait comme deux collaborateurs lancés à sa poursuite, il les laissa ensemble, escomptant un geste, une parole chez l'un ou l'autre, qui les ferait se trahir.

— Monsieur Dagron, articula-t-il d'une voix singulièrement creuse, je n'ai pas encore eu l'occasion de vous demander les raisons pour lesquelles vous vous êtes introduit chez moi comme un malfaiteur...

Marsant haussa les épaules.

— Je vous en prie, pas de comédie !... Ne jouons pas au plus fin... Je suis votre prisonnier. Vous avez l'avantage, pour le moment... Mais la roue tournera, soyez-en sûr...

Un rire sardonique s'échappa de la gorge de Philippart.

— Bon. Parfait. C'est du temps précieux de gagné. Cartes sur table, n'est-ce pas ? Vous admettez que Mademoiselle et vous...

— Je ne connais pas Mademoiselle, interrompit Dagron. Et j'ignore totalement les raisons pour lesquelles vous lui infligez un pareil traitement. En ce qui concerne mon propre sort, je sais que les secours ne tarderont pas à arriver, et je...

Marsant s'interrompit. Ses yeux s'agrandirent et il tendit le cou pour regarder l'homme qui était devant lui. Ce geste que venait d'esquisser Philippart, ce geste empli d'orgueil hautain et méprisant...

Mais il le connaissait !... Et puis, les yeux !... Cette flamme latente...

— Le Grand-Maitre !... gronda-t-il. Misérable !...

La jeune femme recula, bouleversée par la scène, et se réfugia derrière son fauteuil. Philippart avait subitement tiré sa main droite de sa poche et un browning se trouvait dans le poing crispé.

— Quoi ?... Tu connais le Grand-Maitre, toi ?

Marsant se rendit compte qu'il avait commis une mortelle imprudence. Fatalité... Il avait eu une impulsion trop vive. Il aurait dû se maîtriser... Mais vraiment son émotion avait été si soudaine, si totale, en reconnaissant d'un seul coup, le criminel abhorré, le génie du mal contre lequel il avait voué toutes ses forces...

Un silence écrasant de quelques secondes avait suivi, et le Grand-Maitre rugit avec une indicible expression de triomphe. On eût dit un tigre qui s'apprête à lécher du sang.

— Ha ! Ha !... Daniel Marsant !... Ici. En mon pouvoir... Vraiment, pouvais-je souhaiter mieux ? Le diable est mon allié...

La voix de Lucette retentit, aiguë :

— Il est fou, vous dis-je ! Il est fou !... Regardez son visage convulsé... Prenez garde !... Il va vous tuer...

— Taisez-vous ! commanda le Grand-Maitre, dont les traits avaient repris leur imperturbabilité comme par enchantement.

Il s'adressa à Marsant et sa voix était glaciale :

— Maintenant que je sais qui vous êtes, je comprends tout. Une fois de plus, vous avez découvert ma trace, vous avez même travaillé avec une certitude qui, en d'autres temps et circonstances, si la chose concernait autrui, mériterait toute mon admiration....

« Il est juste que je vous rende ce tribut, Marsant, car cette fois, c'est bien fini pour vous... Je vous ai manqué à Brest¹ où vous aviez fait échouer

1. Voir n° 361 de la collection, par le même auteur.

mon dernier plan, mais — ha ! ha ! — vous l'avez dit vous-même, la roue tourne... Je vous tiens en mon pouvoir... Avec votre indicatrice... Vous avez jusqu'à cette nuit — oui, il est trois heures de l'après-midi — pour fumer vos dernières cigarettes...

Depuis un moment, Daniel mesurait du regard la distance qui le séparait de Philippart. Deux mètres cinquante environ... Un jeu pour lui, de les franchir d'un bond s'il avait eu les chevilles et les poignets libres.

Un projet était né en son esprit avec la rapidité de l'éclair. Ah ! s'il pouvait, d'un coup de reins, s'élancer sur le bandit... Mais il ne retomberait pas sur ses pieds, il le savait.

Allons... Risquer le tout pour le tout...

Marsant serra les dents, banda ses muscles. L'ennemi venait de remettre les mains dans ses poches.

— J'ai une seconde, une seule petite seconde !... fut la pensée qui éclata dans l'esprit de l'agent secret.

Il sauta... Ses mains s'élevèrent. Calcul audacieux, formidable... Il tomba sur le bandit de telle manière qu'il put lui encercler avec sa chaîne le tour de la tête, à la nuque !...

Il tira avec un grondement sauvage. Les deux adversaires roulèrent pêle-mêle sur le sol.

Lucette poussa un long cri d'épouvante. Un coup de feu éclata... La lumière s'éteignit... Une galopade au rez-de-chaussée...

Lucette glissa évanouie, sur le plancher.



Ce même après-midi, Jef Demuyter était très affairé et soucieux. Depuis le matin, ou plus exactement depuis midi, il était étreint par un pressentiment de mauvais augure.

Il n'avait pas vu son ami Marsant depuis vingt-quatre heures et cela lui paraissait étrange, car Daniel ne manquait jamais de passer le voir, place Anneessens, ou de lui téléphoner chaque jour.

Jef n'oublia pas d'expédier ses affaires courantes,

dicta son courrier, puis décrocha son appareil pour demander l'hôtel du Limbourg.

Sa dactylo le vit passer en toute hâte, cinq minutes plus tard.

— Mais, monsieur Demuyter, vous avez rendez-vous avec M. Dickebroeck, dans un quart d'heure ici... Vous serez de retour, s'il vous plaît ?

— Je ne sais pas du tout, mademoiselle Sophie... Vous direz, n'est-ce pas, à M. Dickebroeck que je suis sorti et s'il peut remettre ce rendez-vous à un autre jour, vous prendrez note, pour une fois...

Il arriva en coup de vent à l'hôtel du Limbourg.

— Qu'est-ce que vous m'avez dit au téléphone, au sujet de M. Dagron ?

L'employé se demanda ce que signifiait l'agitation de ce monsieur d'apparence posée. Il répéta :

— M. Dagron est parti... Je ne vois pas ce qu'il y a de tragique !

— Il a quitté l'hôtel ? Définitivement ?

— Mais oui, monsieur... Hier, il nous avait dit par téléphone qu'il ne rentrerait pas dîner. Ce matin, un peu avant votre appel, il nous a fait savoir qu'il était obligé de partir pour Amsterdam. Bien sûr, je ne me suis pas permis de demander des détails. J'ai simplement répondu : — Oui, monsieur Dagron... Et pour la chambre ? » Il a fait savoir qu'il envoyait un mandat-poste depuis la gare du Nord, d'où il téléphonait.

— Et sa valise ? s'exclama Demuyter.

— Dès que nous aurons reçu le règlement, nous l'expédierons en port dû à M. Dagron, hôtel du Lion de Pierre, Henmaarstraat, Amsterdam, Hollande, débita l'employé d'une seule traite.

Demuyter quitta le hall, aussi vite qu'il était arrivé.

— C'est drôle, ça... Je ne comprends pas, mais là, pas du tout... Jamais l'ami Marsant ne m'a parlé d'un voyage en Hollande.

Il arriva en hâte à l'ambassade de France. Le secrétaire qui s'était occupé de Daniel le reçut. Aux premiers mots de Demuyter, il répondit avec étonnement :

— Mais non, M. Marsant n'a jamais fait allusion à Amsterdam. Il devait venir ce matin, justement, pour téléphoner. Il attend une communication de Paris qui semble tarder et hier encore, il avait décidé qu'il relancerait son correspondant s'il n'y avait rien de nouveau pour aujourd'hui.

Les deux hommes restèrent aussi interdits l'un que l'autre. Demuyter, dont les occupations confidentielles étaient connues à l'ambassade, depuis sa collaboration avec Marsant, quelques années auparavant, s'écria d'une voix étranglée :

— Il lui est arrivé quelque chose !

Pêle-mêle, en foule, les conversations qu'il avait eues avec Daniel lui revenaient en mémoire. L'épisode de la disparition incompréhensible de Lucette Fabrizi, le procédé de la valise de la jeune femme qui semblait se répéter pour Marsant, et d'autres choses encore...

Tout ce que lui avait dit son collègue français au sujet de l'étrange M. Philippart... Il reprit son chapeau et dévala les marches.

Maintenant il courait vers l'administration de police.

Le chef de cabinet qu'il alerta fut d'abord interloqué.

— Je vous en prie, déclarait Demuyter, il faut que vous me donniez tout de suite des hommes... Un ordre de perquisition... Sous n'importe quel prétexte... Mais oui... Le contre-espionnage vous couvrira... J'en prends la responsabilité... A quel nom ? Attendez...

Il fit un prodigieux effort de mémoire.

— Au nom de M. Ernest Philippart, avenue de la Biche, à Uccle. Oui, le même sur qui j'avais demandé déjà des renseignements...

L'heure avait tourné. Demuyter n'avait pas même pris le temps de déjeuner. Un taxi se mit en route avec cinq inspecteurs accompagnant le brave Jef, toujours aussi tourmenté.

Ils débarquèrent devant la maison, et ce fut Demuyter qui prit la tête, ouvrant le portail et traversant le jardin en courant. Il n'eut pas besoin de

sonner à la porte. Cyrille avait ouvert et regardait ce groupe qui arrivait, d'un air pressé.

Au même instant, il y eut le grand cri de femme qui résonna sinistrement, puis le coup de feu. Demuyter se rua, bouscula le domestique, et mit le revolver au poing.

CHAPITRE X

UNE RÉVÉLATION

Daniel Marsant n'avait pas été atteint par la balle que le Grand-Maitre avait tirée à travers l'étoffe du veston, mais simplement étourdi, à la suite d'un choc violent de la tête contre le sol.

Il se redressa. Le bandit avait disparu.

Un rais de lumière. La porte se trouvait entrebâillée. Des voix en bas, parmi lesquelles il reconnut celle de Demuyter qui donnait des ordres saccadés.

— Jef !... hurla-t-il. Jef !... Ici... En haut.. :

— Ah ! *potferdecke* !... J'arrive...

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, sur le palier où s'était avancé Marsant. Demuyter examina son ami avec ahurissement :

— Ah ! le *werccke* !... (cochon). Il t'avait enchaîné, je vois... Mes hommes le recherchent dans la maison. On tient déjà le valet de chambre et le cuisinier. Celui-là prétendait se défendre avec un coutelet !

— Occupe-toi de la jeune femme, interrompit Marsant.

— Quelle jeune femme ?

— Mlle Lucette Fabrizi... Mais oui, elle était prisonnière comme moi ! Quant à Philippart, je crois que cela ne vaut pas la peine de perdre son temps. Il doit avoir filé... Je le connais le gaillard... J'ai eu maille à partir avec lui... C'est le Grand-Maitre !

— Le... le Grand-Maitre ? Qu'est-ce ça ?

— Tu le sauras, mon vieux.. En attendant, il faudrait trouver le moyen de m'enlever mes bracelets

et mes chevillières... Allume ta lampe électrique, tu trouveras Lucette Fabrizi dans la pièce... La pauvre petite s'est trouvée mal, je crois...

La lumière revint au plafond. Cela n'avait été qu'une brève interruption de courant. Demuyter resta figé. Marsant le secoua :

— Mais bouge, mon vieux Jef... Il faut arrêter le dénommé Tariel...

— Ne te tourmentes pas. Il sera cueilli aujourd'hui même. Les ordres ont été donnés... J'ai des excuses à te faire. Tu avais raison *fiske*... Je ne suis qu'un *zivereer* ! (bafouilleur).

— Ce n'est pas tout encore, déclara Marsant. Il faut perquisitionner chez Yolande, la parfumeuse de la rue Neuve...

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est là-bas que se tramait tout... Voyons... Parfumerie, glycérine, nitro-glycérine... Un laboratoire d'explosifs !...

— Nom de *decke* !... Tu en es sûr ?

— Aussi sûr que de tout ce que je t'ai dit jusqu'à présent...



Quelques heures plus tard, en fin d'après-midi, Marsant, Demuyter, un haut fonctionnaire de la police bruxelloise et Lucette Fabrizi étaient assis dans un bureau.

Marsant venait d'informer la jeune femme qu'elle allait revoir Charles Tariel, sans lui révéler que l'homme était arrêté.

Lucette regardait ardemment la porte.

On frappa. C'était un inspecteur qui vint murmurer quelques mots à voix basse. Demuyter fit un geste affirmatif.

Lucette demanda tout bas à Marsant :

— Il est là ?...

— Oui. Il arrive. Conservez votre calme.

— C'est difficile... J'avais tellement eu peur pour lui !... Combien de fois ne l'ai-je pas vu en rêve, gisant immobile, le visage en sang...

Daniel Marsant ne répondit pas. Il jeta simple-

ment un regard de côté à sa voisine. Elle semblait hypnotisée par la porte.

L'homme entra, encadré par deux gardiens. Il avait des menottes. Lucette se dressa d'un mouvement raide, fit deux pas. Elle était blême. Quant au prisonnier qui l'avait aperçue, il articula :

— Lucette !... Je suis innocent... Explique-leur que...

Elle cria comme une désespérée :

— Mais ce n'est pas lui !... Pas lui !... Il lui ressemble, mais ce n'est pas Charles Tariel !...

Elle se jeta en avant, les mains crispées comme si elle voulait lui enfoncer les ongles dans les yeux :

— Charles n'a pas ces yeux-là !... Qui êtes-vous ? Oh ! mon rêve était donc vrai !... On a tué mon Charles pour prendre sa place...

Elle roula à terre dans une crise de nerfs. Le prisonnier fut poussé dehors. Marsant se pencha, le visage pitoyable :

— Quelques compresses d'eau froide... Un peu d'alcool de menthe dans un verre d'eau... Et surtout le calme.

Il se releva et murmura en hochant la tête :

— Evidemment, l'épreuve était dure... Mais je crois qu'elle est concluante, n'est-ce pas, messieurs ?

Demuyter bégaya :

— Mais, Marsant, si ce n'est pas Tariel, qui est-ce ? Le sais-tu ?

— Je crois savoir... dit gravement Marsant.

Lucette, sous les soins qui lui étaient prodigués, revenait peu à peu à ses sens. Elle fondit en une abondante douleur. Les larmes coulaient pressées, sur son visage.

— Pleurez, mon enfant, pleurez... lui disait Daniel avec douceur. Cela vous soulagera... Vos tourments sont terminés... Vous n'êtes plus entre les mains de Philippart...

— Mon Charles... Mon Charles... gémissait Lucette, sans arrêt.

Le téléphone fit entendre sa sonnerie. Le haut fonctionnaire écouta, jetant des notes sur une feuille de papier.

— Vous dites ? Succès complet ? Vous avez même trouvé une liste d'adresses ? Bon... Bien entendu, Yolande est arrêtée aussi... Tout le personnel ?... Attendez...

Marsant s'approcha et lui spécifia à voix basse :

— Les deux manucures et la vendeuse du magasin sont totalement innocentes. Elles ne se doutaient même pas que Philippart et Tariel — enfin, je veux dire l'imposteur — se connaissaient...

— Laissez le personnel en liberté provisoire, fit le chef de police, dans son récepteur.

Une jeune secrétaire, mandée par celui-ci, emmena Lucette avec sollicitude, dans un autre bureau. Marsant se rassit à sa place.

— Oui, articula le fonctionnaire, toutes vos prévisions se sont avérées d'une exactitude renversante. Le laboratoire où Yolande ne permettait à personne d'entrer, était une véritable fabrique de bombes... Il y avait déjà de quoi faire sauter la moitié des monuments publics de Bruxelles...

— Ce n'est pas cela qu'on cherchait, articula l'agent secret français. Le Grand-Maitre ne se livre jamais à des manifestations qui ne résultent pas en profits énormes pour lui. Soyez certains, messieurs, qu'un complot se tramait contre quelqu'un de précis... Pour le compte d'un Comité...

Demnyter parla avec une extrême lenteur :

— Il y a environ six mois, révéla-t-il, nos services de contre-espionnage avaient reçu une dénonciation anonyme au sujet de révélations à faire sur une conspiration ourdie contre Sa Majesté le Roi... On fixait un rendez-vous à l'un de nous... C'est Deconninck qui y est allé... Il n'a trouvé personne... Nous avons pensé à l'époque que c'était un subterfuge pour repérer l'un de nos collaborateurs, n'importe lequel, au hasard, et se rendre compte ainsi du genre de ceux que nous utilisons... Par le fait, Deconninck a été mystérieusement blessé dans une collision de voitures, deux semaines plus tard.

— Eh bien, Jef, répondit Marsant avec netteté, tu peux changer d'opinion. La dénonciation était réelle et sans aucun doute, le Grand-Maitre a dû

supprimer l'homme qui l'avait envoyée. Voilà pourquoi il n'y eut personne pour rencontrer Deconinck...

— C'est Yolande qui fabriquait les explosifs ? demanda Demuyter.

— Je ne le crois pas, articula Marsant. Il y avait un autre homme tout indiqué, un chimiste qui...

— Philippart était chimiste ?

— Ce n'est pas à lui que je fais allusion, mais à celui qui se dissimule sous la personnalité de Charles Tariel.

— Mais *potferdecke* ! s'exclama Demuyter, dis-le donc, une bonne fois ! Qui est-ce ?

— Je m'étonne qu'aucun de vous ne l'ait encore deviné !

Il eut un sourire fugitif et laissa tomber d'une voix égale :

— C'est Pierre Verhulst !...

Un silence écrasant suivit cette phrase. Puis Demuyter clama :

— Ça, je ne saurais le croire !...

— Pourtant... Verhulst était ingénieur chimiste...

— Mais... Mais... Alors, Daniel... Ça voudrait dire que...

Marsant approuva avec assurance et acheva pour son ami :

— Parfaitement... Ça veut dire que l'homme qui est mort dans l'accident de la Moyenne-Corniche n'était autre que Charles Tariel !...

Le haut fonctionnaire se passa la main sur le visage.

— Cela dépasse les bornes de l'imagination, prononça-t-il.

— Je vais vous expliquer toute l'affaire... annonça Marsant,

CHAPITRE XI

DEPUIS A JUSQU'A Z

Dès que j'eus appris l'explosive explosion de la forêt de Saint-Germain, dit l'agent secret, il me

vint à l'esprit que ce pouvait être Verhulst, lui-même, qui avait provoqué l'incident...

« Je me rendis sur place, j'étudiai toutes les données. Il y avait un premier obstacle immédiat. Verhulst s'était éloigné sous bois à droite de la route, et l'explosif avait éclaté à gauche.

« Je me basai alors sur la déclaration conjuguée de Verhulst et du notaire versaillais pour faire des comparaisons de temps et de distance et j'arrivai à ceci, surtout après avoir, moi-même, fait l'expérience.

Marsant dessina un schéma pour mieux appuyer ses explications.

— Verhulst a eu le temps — il ne fallait pas baguenauder, évidemment — de bondir hors de sa voiture, de se jeter sous bois à gauche, de déposer sa bombe, revenir, passer de l'autre côté et reparaître enfin, tel que l'a vu le notaire...

— Mais... pourquoi aurait-il pensé à cette manœuvre compliquée ?

— Parce qu'il avait dépassé, en cours de route, la petite auto du notaire et qu'il avait calculé à peu près le temps qu'elle mettrait pour le rattraper...

— Mais il n'avait qu'à filer tout de suite, en revenant de jeter l'explosif !... Il n'aurait pas été mêlé à l'histoire !

— Pardon. Le notaire aurait assurément conté qu'une auto belge était passée avant la sienne, peu avant l'explosion, et on aurait recherché Verhulst avec une pointe de vague soupçon... Tandis que de cette manière, non seulement, il faisait figure de témoin, mais il était encore appuyé par l'honorable personnage qui disait comme lui...

Marsant fit un geste de la main et ajouta :

— Retenez bien que tout ceci n'était qu'une série d'hypothèses personnelles. Rien ne prouvait leur solidité. Aujourd'hui qu'elles sont confirmées par les événements, elles apparaissent comme très logiques, mais... à l'époque...

Il haussa les épaules et poursuivit :

— Mon désir immédiat était d'étudier Verhulst de plus près, et sachant qu'il était parti sur la Côte

d'Azur, je pris mes dispositions pour être informé dès qu'il quitterait Nice en vue de rentrer à Bruxelles. Je comptais prendre moi-même le train, venir ici, m'installer en un hôtel et enquêter sur Verhulst, grâce à mon ami Demuyter, qui sans doute, m'aurait opposé son scepticisme... Mais j'étais cuirassé à l'avance... Au lieu de cela, j'appris la mort accidentelle de l'ingénieur !... C'était plutôt inattendu. Je me rendis à Nice, au lieu de partir pour le Nord.

— Une minute, Daniel, intervint Demuyter, je voudrais savoir si tu as trouvé quel était le but de Verhulst, ou de quiconque avait jeté la bombe, pour avoir fait ça dans la forêt ?

— Oh ! c'est très simple... Une expérience à tenter... Voulait-il se rendre compte des effets destructeurs ? Non, puisqu'il n'est pas allé voir les dégâts... Peut-être était-ce pour juger de l'exactitude du mouvement d'horlogerie ? Ou de la force du bruit ? Cela, nous le saurons quand il aura avoué.

« Il n'y a pas eu de traces d'engin, car je crois qu'il a dû utiliser un flacon de verre avec un détonateur, peut-être de même composition. Mais laissons là ces détails techniques.

« Voici donc notre Verhulst à Nice. Pourquoi a-t-il décidé de simuler cet accident ? Parce qu'il a pris contact avec le Grand-Maitre et que ce dernier est mécontent qu'on ait parlé de Verhulst, à propos de l'affaire de Saint-Germain.

« N'oublions pas que l'ingénieur fréquentait régulièrement le magasin de Yolande. Je le sais par une petite manucure. Et puis, un chimiste... une explosion... Ici, je souligne l'astuce avec laquelle il n'avait pas précisé la spécialité dans laquelle il était ingénieur. Mais le Grand-Maitre était trop fin pour ne pas comprendre que le moindre policier un peu curieux n'aurait aucune peine à l'apprendre.

« Par conséquent, Pierre Verhulst va mourir dans une chute avec son auto. Mais sous quel aspect reviendra-t-il ?

« Un homme qui lui ressemble étrangement — sauf pour les yeux, car ceux de Verhulst sont bleus et ceux de Taniel couleur noisette — va servir de

sacrifice humain. On l'attire, on l'appâte en lui promettant la richesse à Bruxelles, et il s'empresse d'annoncer à la ronde qu'il va quitter la région.

Marsant avait maintenant une voix plus âpre.

— Le jour où le crime va se dérouler, c'est la veille de l'accident. On attire, dans la soirée, le malheureux Tariel, on lui administre, à la villa Caprice, un de ces narcotiques dont le Grand-Maitre possède une impressionnante collection, on le transporte dans la voiture de Verhulst, et ce sera seulement le lendemain matin que Philippart, alias le Grand-Maitre, remettra à Verhulst le foudroyant poison.

— Permettez, permettez... Je ne saisis pas...

— Suivez-moi bien. Quand Philippart amena à Verhulst son auto, il y avait sans aucun doute, Tariel, endormi et caché sous une couverture, à côté de lui. L'ingénieur monta en hâte et partit. En cours de route, il fit la piqûre mortelle au malheureux.

— Mais pourquoi auraient-ils tellement attendu ?

— Voyons, murmura Marsant, d'un ton de reproche, vous n'avez pas réfléchi qu'il fallait relever dans le ravin un corps encore tiède, ou tout au moins qui ne fût pas raidi, ce qui se serait passé si l'on avait assassiné Tariel trop tôt...

« Le hasard servit les assassins. Tariel fut défiguré dans l'effroyable chute. Mais on comptait tout de même sur la ressemblance des deux hommes... Qui aurait pensé, à un moment pareil, que ce ne pouvait être Verhulst ? Vêtu d'un complet appartenant au conducteur de la voiture, portant des sous-vêtements appartenant à ce dernier, Tariel muni des papiers d'identité, était devenu Verhulst, sans conteste !

— Formidable, grogna Demuyter. Et comment l'ingénieur a-t-il pu, ensuite, gagner Bruxelles sans être découvert ?

— Je pense que la voiture qui avait croisé la sienne était celle de Philippart, conduite par Cyrille Van der Beeck. Après avoir lancé son véhicule dans l'abîme, Verhulst a dû se dissimuler dans un

endroit convenu à l'avance, et Cyrille l'a embarqué au passage. Manœuvre qui s'est effectuée dans un minimum de temps.

« C'est pourquoi Cyrille avait mis un temps réellement trop long, à mon avis, entre Cannes et Lyon. D'autre part, il a dû stopper en cours de route pour débarquer son compagnon qui a gagné Paris, et ensuite Bruxelles par chemin de fer.

— A quel moment as-tu pensé à la possibilité de la substitution ? demanda Demuyter, admiratif.

— Je m'étais toujours dit que l'accent de cet homme était bizarre. Il me donnait l'impression d'un Belge qui a habité le midi de la France. Plus tard, en apprenant que Tariel était un compatriote, je me fortifiai dans l'idée que l'homme devait être un imposteur... Mais quelle était son identité réelle ?

« Puis, je le vis venir trop régulièrement chez Yolande. Et d'un seul coup, je pensai à la profession de Verhulst... Chimiste... Alors, l'explosion de Saint-Germain, n'est-ce pas... Mais tout cela n'était que suppositions...

« C'est Lucette Fabrizi qui me donna la clef du problème. La question de la couleur d'yeux... J'avais la preuve que Tariel n'était pas Tariel. Automatiquement, en raison de mes soupçons, il ne pouvait être que Verhulst...

Les trois hommes se levèrent en silence pour descendre.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

UNE AFFAIRE SUSPECTE

Roman policier inédit

par PAUL DARGENS



SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du **DRAME**,

du **MYSTERE**,

de l'**ANGOISSE**,

de l'**INTÉRÊT**

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en 4 couleurs

0.50

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.